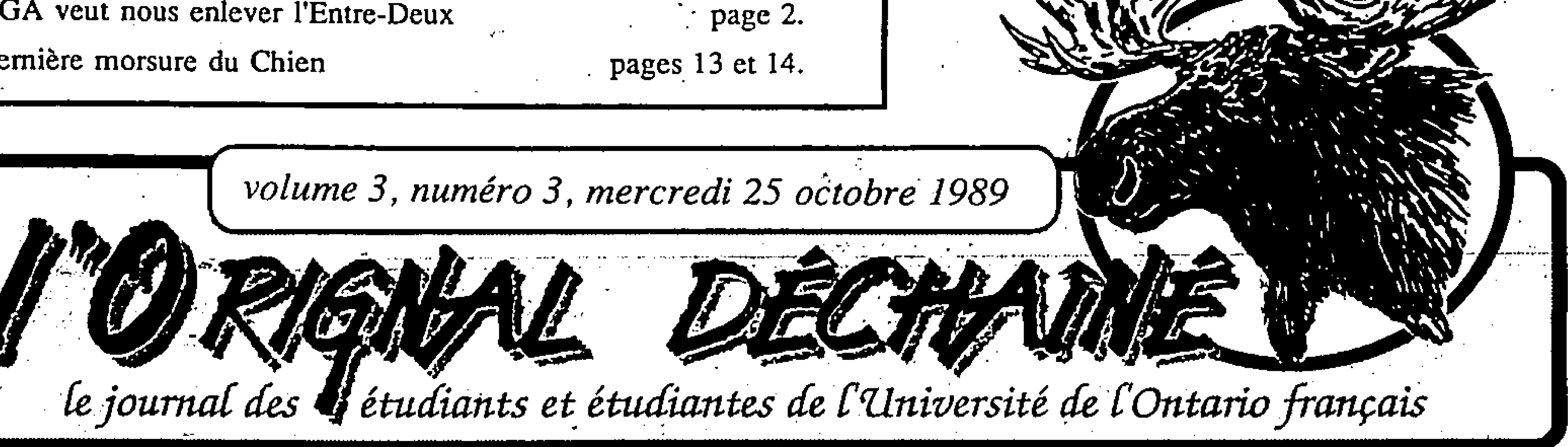
DANS CE NUMERO:



La SULFO demande à l'Université de Sudbury de créer l'Université franco-ontarienne

Les missionnaires démissionnent

Les jésuites sont venus dans le Nord l'Ontario au début du siècle avec la mission de fonder une institution universitaire francophone, le Collège Sacré-Coeur. En 1958, ce collège est devenu l'Université de Sudbury, une université francophone. Ce n'est qu'avec la fédération de l'U. de S. avec l'Université Laurentienne en 1960 que l'Université de Sudbury devient bilingue dans les faits. C'est le début de la fin de la mission française des Jésuites de Sudbury. Mais les jésuites pourraient, s'ils le voulaient, prolonger leur mission au delà de leur départ prochain de l'Université de Sudbury.

Yolande Jimenez

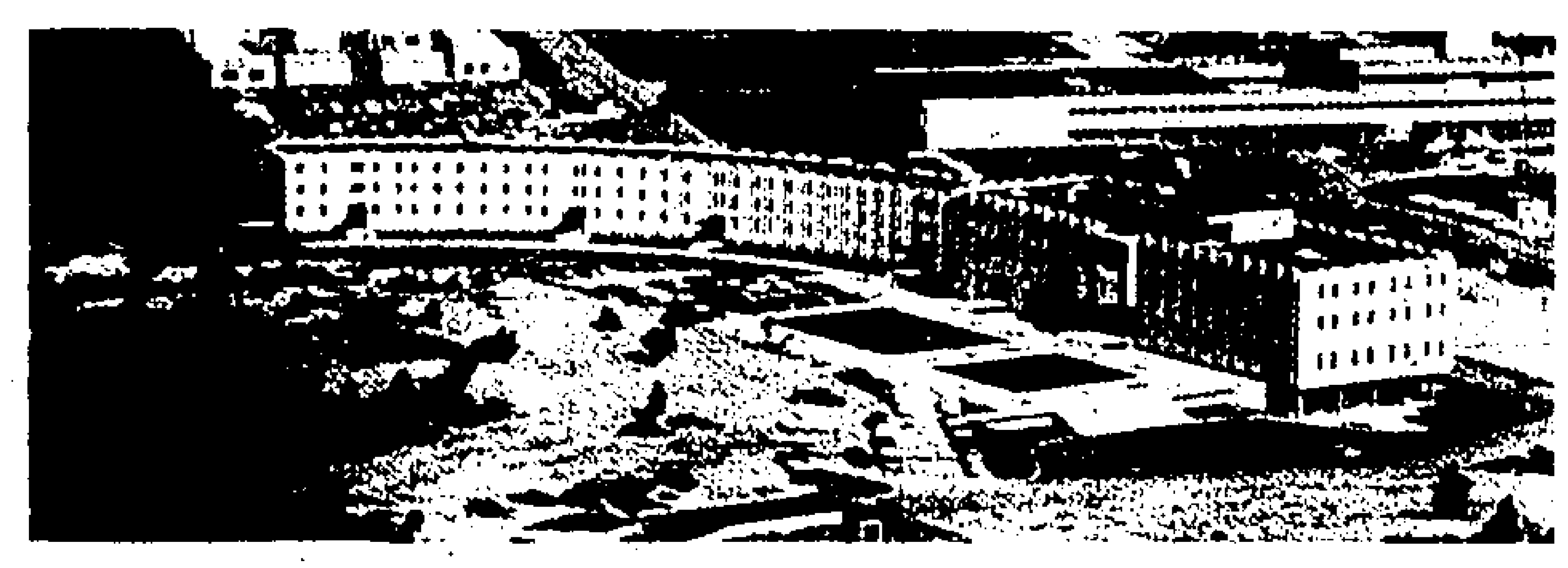
Depuis sa fondation l'Université de Sudbury est gouvernée par les Jésuites. Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser, elle n'est pas légalement parlant une université confessionnelle. En effet, la charte de l'Université de Sudbury appartient à une corporation constituée de cinq personnes dont quatre sont des jésuites.

Léguée aux anglais

On sait qu'en mars 1990, la majorité des jésuites qui forment le conseil d'administration de l'Université de Sudbury atteindront l'âge de la retraite. Or aujourd'hui, les directeurs de l'institution s'apprêtent à léguer le pouvoir au Conseil des Régents de l'Université de Sudbury. Or, ce conseil est majoritairement anglophone.

D'après le Père Larouche, recteur de l'Université de Sudbury et directeur du conseil d'administration, "cette passation de pouvoir n'est que la normalisation d'une situation qui existe depuis 1958". Selon lui, c'est le Conseil des régents qui constitue l'autorité suprême à l'Université de Sudbury. Or il semble que ces règlements internes ne sont pas consignés dans quelque texte officiel.

Aujourd'hui, à la veille de leur départ, les jésuites détiennent dans leur main une carte maîtresse: la charte de l'Université de Sudbury. En effet celle-ci renferme une clause donnant le pouvoir aux détenteurs du précieux titre de propriété de créer des universités, des académies, des observatoires, etc. On conçoit aisément l'importance d'une telle clause. D'après la Société des universitaires de langue française de l'Ontario, la SULFO, les propriétaires de la charte pourrait créer l'Université franco-ontarienne!


L'Université de Sudbury

Les démarches de la SULFO

Ce printemps, la SULFO, représentée par Jean-Charles Cachon et Thérèse Boutin, rencontrait le supérieur général de la province du Canada français, le père Jean-Marie Archambault. Lors de cette rencontre, la SULFO a demandé au supérieur du Père Larouche, d'intervenir pour que le conseil d'administration de l'institution sudburoise exerce le pouvoir donné par la clause en question et crée l'Université franco-ontarienne.

Peu après, le père Archambault répondait par la négative à la proposition de la SULFO en invoquant son intention de ne pas s'ingérer dans les affaires de l'Université de Sudbury.

En octobre, la SULFO rendait publique l'affaire et obligeait ainsi le père Larouche à s'expliquer publiquement. Le recteur de l'Université de Sudbury annonçait à l'émission Ontario 30 diffusée par CBON que les propriétaires actuels de la charte allaient étudier la proposition de la SULFO. Thérèse Boutin qui avait droit de réplique lors de la même émission, a répondu que la réponse de Monsieur Larouche était celle d'un habile politicien mais qu'en vérité, il n'avait donné jusqu'à présent aucune suite aux démarches de la SULFO entamées plusieurs mois plus tôt. Pas plus tard que vendredi dernier, le Père Larouche me déclarait qu'il n'avait reçu aucune demande de la SULFO. Qui dit que les recteurs sont à l'abris des contradictions?

Un geste qui fait peur

D'après Laurent Larouche, "la charte donne le pouvoir de créer effectivement des institutions mais qui dépendraient de l'Université de Sudbury et donc de l'institution à laquelle celle-ci est affiliée, c'est-à dire l'Université Laurentienne. D'ailleurs en s'affiliant à la Laurentienne, l'Université de Sudbury a renoncé aux pouvoirs donnés par la charte." Désaffiliez-vous!, répond la SULFO.

Et Laurent Larouche de répliquer: "Si on se désaffilie, l'Université de Sudbury perd 50% de son financement provenant du gouvernement." Sauf que d'une part, les critères d'octroi établis par le ministère des collèges et universités datent de 1973 et relève donc d'un aménagement des circonstances de l'époque. Or aujourd'hui, dans la conjoncture actuelle et la volonté politique actuelle, rien n'empêcherait ce même ministère de réaménager ces critères.

Par ailleurs, la volonté politique, dans un pays comme le notre se bâtit autour des pressions qu'exerce la communauté. Elle se travaille, cette volonté politique. Et dans ce sens, la volonté politique c'est aussi celle des détenteurs de la charte de l'Université de Sudbury.

En effet, en Ontario, toutes les universités sont nées de l'initiative de quelques individus qui ont demandé une charte et non d'une décision ou d'une implication gouvernementale. Celle-ci est toujours venue après. L'Université de Sudbury, par exemple a d'abord été subventionnée par la communauté des jésuites. Les subventions gouvernementales ne sont venues que quelques années après la création de l'institution.

D'après Laurent Larouche, "même si l'Université de Sudbury créait une institution francophone, celle-ci ne possèderait pas pour autant une charte". Pourtant l'Université de Sudbury a en sa possession une seconde charte, la charte du collège L'Allemand qui na jamais existé. D'après la SULFO, cette charte confessionnelle pourrait être donnée à l'Université de Sudbury et la charte de l'Université de Sudbury à l'Université de l'Ontario français.

Réponse du Père Larouche: "Oui, mais la charte devra être amendée par le gouvernement. Et pour l'instant le gouvernement a pris une orientation différente en voulant augmenter les programmes français dans les universités bilingues. La SULFO devrait plutôt plutôt travailler à changer l'orientation du gouvernement plutôt qu'à bâtir des châteaux en Espagne." En d'autre terme, prenez le chemin le plus long quand il existe un chemin plus court.

Monsieur Larouche poursuit en me disant que la proposition de la SULFO "tient du possible, mais pas du probable." L'argument est d'ailleurs valable: pourquoi essayer quand on sait qu'il est probable d'aboutir à un échec. Mieux vaut attendre des lendemains qui chantent... même s'ils chantent faux.

Possible, mais pas probable

Il n'en demeure pas moins que les tergiversations du père Larouche ont pour effet de reléguer aux oubliettes la belle tradition de la promotion de la francophonie ontarienne dont se targue, à juste titre, les jésuites de Sudbury. Telle était leur mission dans le Nouvel-Ontario au début du siècle. Mais en cette fin de siècle, les jésuites n'ont plus de mission. Ils partent en abandonnant les francophones à leur sort. Les missionnaires démissionnent.

Le vent fait tourner le moulin

Et Laurent Larouche de conclure: "toutes les théories de la SULFO sont bâties sur du vent. Il y a deux genres de personnes: ceux qui parlent et ceux qui agissent. Moi, je suis de ceux qui font les choses. Et j'en ai fait beaucoup pour les francophones." Or la SULFO demande justement aux détenteurs de la charte d'accomplir un dernier geste politique, une dernière action pour les francophones. En somme, il n'y aucune contradiction entre la SULFO et Laurent Larouche. Tout au plus un léger malentendu.

Nos amis les anglais

La SGA veut nous enlever l'Entre-deux

On peut tous constater que la construction du nouvel édifice sur campus s'achève. Cet édifice abritera le nouveau centre étudiant. Dans une telle entreprise, plusieurs personnes sont impliqués. C'est ainsi que divers intérêts se rencontrent.

Marie-Noël Shank

Ces intérêts divers peuvent évidement entrer en conflit. C'est ce qui est arrivé entre l'AEF et la SGA. L'histoire souvent répétée de deux associations sur campus représentant chacune leurs propres idéaux et culture. Question éternelle, qui résulte d'une co-existence de deux entités à fondements culturels différents.

La question épineuse cette fois, qui est sujette à de vives discussions: la SGA s'oppose à ce qu'on accorde un espace pour l'Entre-Deux dans le centre étudiant. Sujet délicat évidement, puisque ce local est chéri, et avec raison, par l'AEF et ses membres.

Depuis 15 ans

Jean Dennie, président de l'AEF explique le problème ainsi. "Nous avons l'Entre-Deux depuis déjà 15 ans. C'est devenu lieu de rencontre où chacun peut se détendre, écouter de la musique française et vivre sa culture francophone. Et c'est maintenant, à la veille de l'ouverture de ce centre, que Bostrom, le président de la SGA, s'oppose à l'Entre-Deux."

Brent Bostrom, président de la SGA, justifie son opposition en disant que selon lui, personne devrait posséder un tel local sur campus. Mais selon M. Dennie, l'AEF n'a jamais "possédé" le local actuel puisque les structures elles-mêmes appartiennent à l'Université Laurentienne. Ce qu'il possèdent plutôt, ce sont les équipements qui s'y trouvent Détail bien petit mais bien essentiel, M. Bostrom!

Evidemment, la réplique veut bien rappeler que la SGA, eux ont le fameux PUB. Oui mais n'est-ce pas ici le même cas, où les structures mêmes de ce PUB appartiennent à l'Université? Et ce que l'on y trouve, ce sont les équipements de la SGA? M. Bostrom, semble donner l'impression à ceux qui l'écoutent, qu'il ne réalise pas qu'une fois le nouveau centre terminé, ils l'auront encore le PUB.

Pas d'Entre-deux, donc pas de Pub

Donc pourquoi Bostrom se plaint-il? Nous francophones, si on nous enlève l'Entre-Deux, il ne nous reste RIEN! Les contestations de Bostrom pourraient-elles être inspirées par un esprit d'assimilation typique de Lord Durham.? Refuser aux francophones le droit se réunir entre eux... le rejet de la propagation de leur culture...? Ce serait impensable dans une institution bilingue telle que l'Université Laurentienne! (Je n'ai pas dit irréalisable puisque beaucoup de choses nous surprennent à la Laurentienne...)

SGA ou COR?

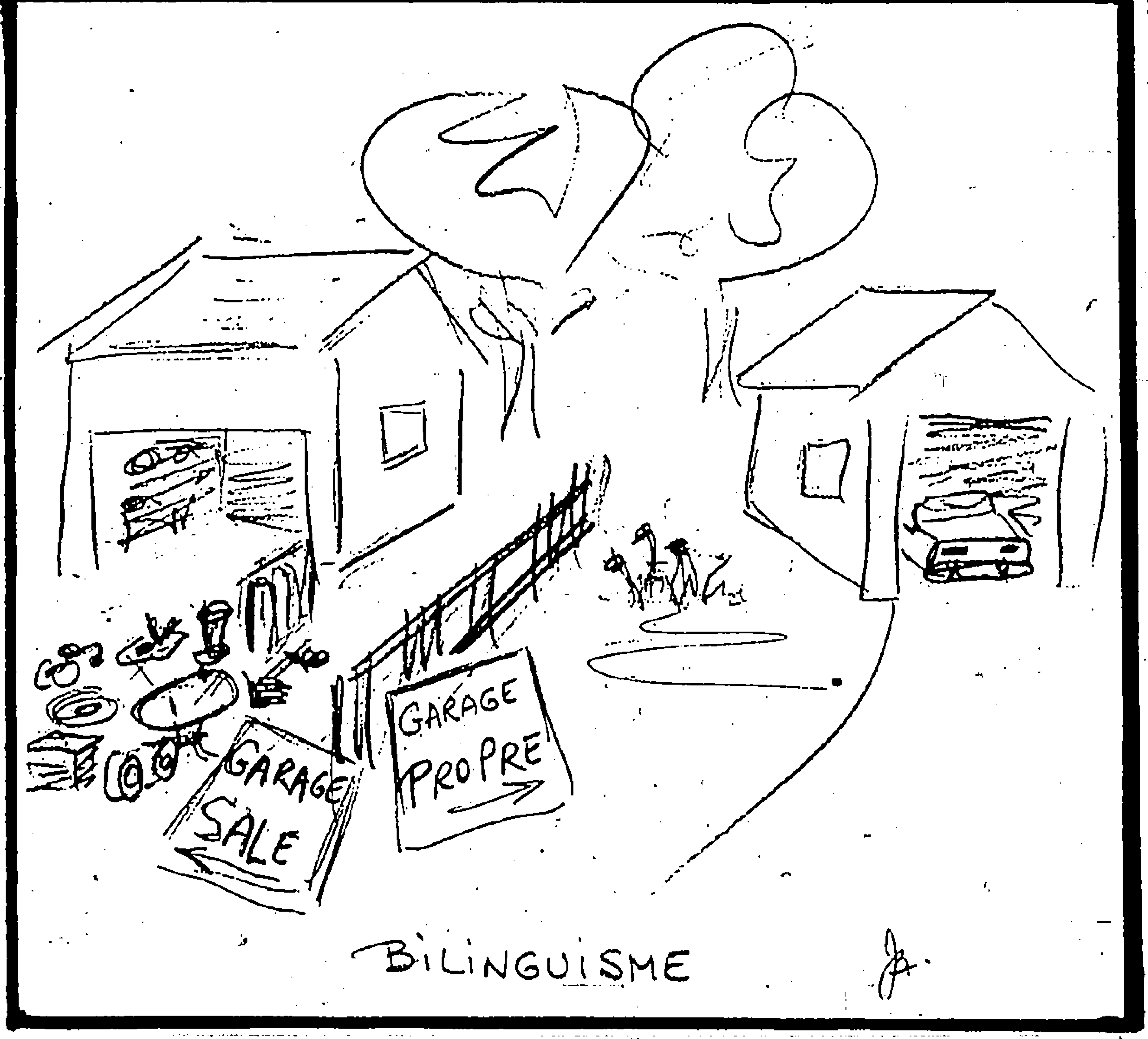
Selon Jean Dennie, les propos de Bostrom sont pires que ceux de Knutsen du COR. Il explique que la SGA renonce au bilinguisme en niant au francophones leur droit de se réunir et de vivre leur culture. Il nous rappelle qu'on s'est "débattu longtemps pour obtenir ce qui nous entoure présentement. Mais il faut continuer, en refusant le mélange de deux cultures bien distinctes." Selon lui, un pareil mélange conduirait à une seule chose: l'assimilation et ainsi, la perte d'une culture riche en patrimoine.

Jean Dennie ajoute que le rejet d'un tel aménagement pour l'AEF serait bien critique surtout en ce moment. Il croit fermement "que l'appui grandit pour les causes francophones. Au niveau politique, l'AEF se fait entendre de plus en plus" dit Jean Dennie. "Plusieurs profs l'ont constaté, dit-il, et nous donnent leur appui moral. J'ai un sentiment grandissant d'un certain appui, d'un consentement et c'est ce qui m'encourage beaucoup ces derniers temps."

Une campagne de lobbying a été a lancée par le président de l'AEF dans l'espoir de gagner l'appui d'autres organismes francophones. "Ces lettres, explique Dennie, pourront prouver à Bostrom que nos revendications ne sont pas irréalistes et mal fondées." Jean Dennie invite toute personne concernée par cette question à se prononcer publiquement.

La décision finale sera prise par le Building and Planning Committee suivant les recommandations du Conseil des Gouverneurs. M. Dennie croit fermement que l'Université ne rejettera pas la proposition. "En faisant ceci, elle renoncerait au bilinguisme et s'affirmerait plutot comme partisane de l'unilinguisme anglophone."

La partie n'est pas finie, Monsieur Bostrom!



Vandales et victimes

Pendant la soirée du vendredi, 6 octobre 1989, des coupables ont peint au moins huit voitures avec une bombe de couleur verte dans le terrain de stationnement des résidences. Malheureusement, je me suis retrouvé victime de cet acte.

J'aimerais bien connaître les raisons de ce vandalisme. Avez-vous éprouvé une pleine satisfaction à causer du dommage à la propriété des étudiants? Maintenant je doit payer une somme de 50$ pour le "compréhensif". C'est moi qui paye votre stupidité! C'est bien bête ce que vous avez fait et vous avez fait du tort à des étudiants comme vous-même.

J'espère que cette plainte aura un effet et qu'un jour, elle contribuera à faire disparaître tout le vandalisme qui se passe sur les lieux de l'Université Laurentienne.

Jean-Roger Brisebois

Colloque: qui croit à l'Université de l'Ontario français?

Quand le pouvoir rencontre le rêve

Voyez-vous un lien entre la création d'un collège francophone dans l'Est, l'entrée en vigueur de la loi sur les services en français et la proposition de l'ACFO de nous doter d'une université franco-ontarienne? C'était une des questions posées au panel du colloque qui a eu lieu à l'Université d'Ottawa le 13 octobre. Le colloque, intitulé "Université bilingue ou université francophone" et organisé par le département de sociologie de l'Université d'Ottawa, devait permettre aux partisans de l'un et l'autre type d'institution d'exposer leurs arguments.

Yolande Jimenez

Porter sur la place publique un débat qui fait rage dans les coulisses est un dessein noble qui peut avoir un poids politique non négligeable... à condition qu'on pose les bonnes questions! Évidemment (il fallait s'y attendre) le résultat du noble dessein ne s'est pas avéré des plus fructueux. Du début à la fin, j'ai participé à un véritable dialogue de sourds. Et je ménage mes mots.

Et pour cause. Que pouvait-on attendre d'un débat sur des questions formulées de manière à présupposer les réponses? *La communauté franco-ontarienne vit-elle une illusion dans sa volonté de créer une université francophone?* Oui, ont répondu les partisans du bilinguisme; non les francophones revendicateurs. Le contraire eût été étrange. *Dispose-t-on d'assez de ressources (professeurs, étudiants, argent) pour créer cette institution mythique?* Non, ont répondu les partisans du bilinguisme; oui, les francophones revendicateurs. Le contraire eût été étrange. Il aurait fallu poser des questions d'un tout autre ordre pour éviter l'impasse prévisible.

Un débat en cache un autre

En fait, les adversaires ont menés de bon train la traditionnelle bataille des chiffres qui cache toujours un débat plus profond et plus effrayant: le débat idéologique. Et c'est là que les administrateurs, pas visionnaires pour deux sous, ne pouvaient absolument pas rejoindre les francophones revendicateurs: *c'est quoi ça, un droit?* On pouvait se douter que les détenteurs du pouvoir (les administrateurs des institutions bilingues) et les porteurs du rêve ne trouveraient pas un langage commun, encore moins un terrain d'entente. Comment peut-on s'imaginer que des bureaucrates prudents et carriéristes pourraient se mettre sur la longueur d'onde des revendicateurs légitimes et idéalistes? Autant imaginer l'eau épouser le feu ou le riche donner au pauvre. Même la très catholique Université de Sudbury ne croit pas à de telles paraboles. Mais cela ne dispense pas de poser la question, pour l'histoire.

Pourtant, au coeur de ce débat, il y a des chiffres et des statistiques qui ne mentent pas. Essayer de leur faire dire ce qu'ils nient tient de la mauvaise foi. (Ou du mauvais foie: l'odeur est la même!).

Oui et non

Oui, il y assez d'étudiants francophones en Ontario pour créer une université franco-ontarienne. Oui, les étudiants francophones veulent étudier dans leur langue. Oui, ils suivent nombre de cours en anglais parce qu'ils n'ont pas le choix.

Oui, la proportion des francophones qui poursuivent leurs études au delà du secondaire atteint la moitié celle des jeunes anglophones. Oui, plus on a créé de programmes en français, plus la proportion des étudiants francophones inscrits à des programmes français a augmenté. Oui, les institutions bilingues sont des machines à assimiler les jeunes francophones. Non, la création d'une université franco-ontarienne ne mettra pas en péril l'avenir des institutions bilingues si les fonds destinés aux francophones sont vraiment utilisées à cette fin. Oui, nous avons **droit** à une université française.

Oui, Messieurs et Mesdames les bon-pensants, c'est notre droit à l'éducation et à la survie de notre culture qui est en cause, un droit que tout peuple reconnu par sa société mérite de voir respecter.

D'après Normand Frenette (co-auteur avec Stacy Churchill d'une importante étude sur l'état de l'éducation française en Ontario), si les choses continuent d'évoluer au rythme actuel (c'est à dire si l'augmentation des programmes en français suit son cours actuel dans les institutions bilingues), l'écart entre les jeunes francophones et les jeunes anglophones inscrits à l'université ne sera comblé qu'en l'an... 2105!

Mais au rythme où va l'assimilation, les Franco-Ontariens non assimilés qui verront cette heureuse journée seront assez nombreux pour remplir... une grosse classe. Nous n'aurons plus besoin alors d'une université franco-ontarienne... Notre seule consolation: ce jour-là, les carriéristes de l'assimilation n'auront plus de carrière.

Les panachés du numéro 3

Les orignaux suivants ont fait de leur «meuh» pour vous bramer encore un autre chef-d'oeuvre de journalisme étudiant:

Au griffonage fébrile de vérités qu'on ne peut plus taire, les rédactricesteurs:
Marie-Noël «marino» **Shank, Jean-Roger Brisebois, Yolande** «p'tit boss de bécosse» **Jimenez, Michel** «le Chonque» **Courchesne, Jacques** «béhhh» **Berger, Luc** «l'Anglais» **Comeau, Yvan** «Super-Lau» **Morais, Didier** «m, pas n» **Kabagema, Sylvie** «nuits blanches» **Mainville, Bruno** «mon Réal» **Gaudette, Joanne** «normale» **Dubé, Louis** «numéro 4» **Bélanger, et la SULFO.**

Au collage presque pas de travers en plein énervement habituel, les monteurtrices:
Alain Harvey et Frères limitée, Yolande «fan de Kass» **Jimenez, Marie-Noël** «tiens, tes lunettes» **Shank, Normand** «mon Mac à moi, il me parle d'aventures» **Renaud, Christine** «fais de beaux rêves» **Tellier, Didier** «petits gants» **Kabagema, Pia** «talon d'Achille» **Copper.**

À la lecture de ces bramements inspirants: (prononce bien fort ton nom ici).

Et pour passer dans la liste ci-dessus, passe nous voir au local de l'Orignal. Petits ou gros, tous les panaches sont beaux. Viens nous montrer le tien!

l'Orignal déchaîné

Rédactrice en chef: Yolande Jimenez
Rédactrice-adjointe: Marie-Noël Shank

Correction:
Normand Renaud
Yolande Jimenez

Agente de production: Christine Tellier
Trésorière: Jeanne Taillefer

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 673-6557

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (20 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Marie-Noël Shank au 897-5565 ou Yolande Jimenez au 673-6557. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais le
mardi 7 novembre
La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est
le mercredi 1 novembre

Les orignaux attendent TA collaboration!
Ce sera encore meuh avec toi!

Il faut une université française en Ontario

Pour un bilinguisme authentique

Le débat sur l'université franco-ontarienne s'anime. D'un côté, les partisans du statu quo, de l'autre, les "séparatistes" comme diraient certains. Mais allez y voir... Au-delà de tous les arguments financiers imaginables qu'on invoque (il est souvent facile de faire dire aux chiffres ce qu'on veut bien qu'ils disent), d'autres ne mentent pas.

Michel Courchesne

Une première constatation qui est l'évidence même: le soi-disant bilinguisme "coast to coast", c'est de la bouillie pour les chats. Il faut vraiment être sous-doué pour nier cette réalité. A preuve, les taux d'assimilation catastrophique: par exemple plus de 30% à Sudbury et plus de 70% dans l'Ouest canadien. Mais ô miracle, ce taux est d'environ 7% dans l'Est, plus précisément là où les francophones dirigent leurs destinée, c'est à dire leurs institutions.

Bilinguisme artificiel

Le problème qui se pose est celui d'un bilinguisme institutionnalisé et artificiel. Car il ne suffit pas de se dire bilingue pour l'être dans les faits; penser régler tous les problèmes des francophones en créant des postes bilingues et en traduisant tous les documents (des affiches publicitaires aux lois), c'est un début, certes, mais qui ne doit être que cela. En ce sens, les premières initiatives de l'ex-premier ministre canadien étaient louables; quant à la Loi 8 sur les services en français, c'est un pas de géant dans la bonne direction.

Dans les universités bilingues, on répète que ça bouge, qu'on en fait toujours plus pour les Franco-Ontariens... mais en surface. Or, tant que les francophones seront minoritaires et qu'ils ne tiendront pas les leviers de commande d'un système parallèle, tout progrès ne sera qu'illusion. Demandez aux politiciens de travailler pour abolir les injustices flagrantes, on écoutera vos propositions avec enthousiasme; mais proposez une refonte en profondeur du système qui cause ces injustices, alors on ne vous suit plus.

Le français des anglais

Les universités se targuent d'accueillir de plus en plus d'anglophones désireux d'apprendre le français ou d'étudier dans un milieu bilingue. Mais là encore, le nombre tue les *francophones. La clientèle* anglophone augmentant sans cesse, pour qui sont et seront pensés les programmes français? Lequel des deux groupes linguistiques devra s'adapter à l'autre? Il y a fort à parier que ce sera pas l'anglophone.

Enfin, c'est bien connu, la langue est le véhicule de la culture. La connaissance de la langue française ne signifie surtout pas que l'on connaît la culture française. Si on apprend le français sans étudier sa composante essentielle, la culture (celle d'ici), autant apprendre le russe ou le chinois. Or, qu'est-ce qu'un Franco-Ontarien? Qui est-il? Comment vit-il? Comment perçoit-il la vie d'après ses expériences? Bref, quelle est sa culture? C'est dans une atmosphère francophone qu'on peut répondre à ces questions, qu'on peut vivre sa différence.

Vivre son identité

En fin de compte, les débats peuvent se résumer à cela justement: vivre son identité. Comment peut-on le faire dans un univers où les signes ambiants renvoient constamment à la culture d'un autre? Si le Franco-Ontarien n'a pas le sentiment que sa culture est bien vivante et concrète, s'il doit constamment penser en anglais, si son identité n'évoque en lui que des souvenirs archaïques, s'il est constamment minorisé, alors, les services en français et les programmes bilingues seront utilisés presque uniquement par des anglophones "immergés" dans une culture reléguée au musée. Pour cette raison, l'aménagement d'espaces exclusivement francophones est vital. Il nous faut une université française en Ontario.

Le collège du Nord: "C'est le temps de jouer"

Dans l'Est ontarien, un collège francophone en 1990. Dans le Nord, toujours rien. Le Nord attend. Pour combien de temps encore les francophones du Nord devront-ils se contenter du système actuel? L'étude réalisée par la firme ACCORD pour identifier les modèles précis pour la prestation des services collégiaux en français dans la région est déposée au Ministère depuis la fin de juillet. Pourtant, les résultats ne sont toujours pas disponibles. La consultation publique promise par l'adjoint parlementaire au ministre des Collèges et Universités pour le début de l'automne n'a toujours pas donné signe de vie.

L'inaction du Ministère pousse les francophones du Nord à prendre la situation en main. L'attente se fait beaucoup trop longue . Les risques de ne pas obtenir notre collège sont grands.

Afin d'assurer un suivi à la première étape de concertation du 4 mars **"Accordons nos violons"**, de concerter nos efforts, de developper des plans d'actions et des réseaux régionaux pour l'obtention de NOTRE collège, une rencontre est prévue pour:

le 28 OCTOBRE PROCHAIN A SAULT SAINTE-MARIE

Les frais d'inscription sont de 20$ et c'est gratuit pour les étudiants et les étudiantes. Les frais d'inscription incluent le transport par autobus, l'occupation double de la chambre d'hotel, le petit déjeuner et le déjeuner. Les premiers arrivés, les premiers servis. Faites vite, les places sont limitées.

Départ: Sudbury (E.S. Mac Donald-Cartier) vers 16h00. Jct routes 17 et 108 (co-voiturage) vers 17h30.

Arrivée: Sault Sainte-Marie (Hotel Stel) vers 20h00.

RETOUR DE SAULT SAINTE-MARIE

Départ: Hotel Stel (Sault Sainte-Marie) vers 18h00.

Pour des renseignements supplémentaires, vous inscrire et remettre les frais d'inscriptions, contactez:

Carolle Laflamme au 673-2716
Yolande Jimenez au 673-6557

Les inscriptions annulées ne sont sujettes à aucun remboursement.

Entrée en vigueur de la loi 8

On a droit au français

Le 18 novembre marquera l'atteinte d'un échelon important pour la francophonie ontaroise. Aura lieu en cette journée l'entrée en vigueur d'une loi qui depuis quelques temps, fait les 'unes' des journaux un peu partout. Eh oui, la Loi 8, attendue depuis longtemps, deviendra enfin réalité.

Marie-Noël Shank

Dès lors, tout francophone aura le droit d'exiger d'être servi en français dans certains établissements publics de la province. Suite à l'entrée en vigueur de la Loi de 1986 sur les services en français, le gouvernement s'est accordé trois ans afin d'implanter le service dans ces organismes divers. Nécessairement, ceux-ci devront soit modifier, soit ajouter structures et ressources nécessaires.

Cette loi comprendra tous les services gouvernementaux à intérêt public. Elle vise tant les communications orales (téléphone, service au comptoir, etc.) qu'écrites (lettres, communiqués, formulaires, affiches et encore...). La loi s'appliquera dans toute région où l'on compte au moins 5000 francophones ou encore, où 10% de la population est francophone.

Le revers de la médaille

Il faut tout de même noter que certaines entités gouvernementales sont exclues de la présente loi: les municipalités et conseils locaux, par exemple. Dès lors, les conseils de bibliothèques publiques, les conseils municipaux, les commissions de police etc...échappent à la loi 8. De plus, aucune université sera tenue d'offrir des services en français à moins que celles-ci y consentent.

Néanmoins, cette loi est une victoire pour nous, Franco-Ontariens! En effet, le gouvernement provincial accorde pour la première fois un ensemble de garanties juridiques en ce qui a trait aux services publics en français. Espérons que de nouvelles initiatives viendront s'ajouter à celle-ci.

S'en servir, maintenant!

De fait même, une chose demeure assez importante dans tout ceci. Il faut que nous, francophones, nous nous en servions des services offerts en vertu de la Loi 8. Les efforts doivent maintenant porter fruit.! Dans vos communications avec le gouvernement ontarien, vous avez le droit de parler français. Respectez vos propres droits. Exigez d'être servis en français.

Message

Les professeurs francophones du département des Sciences politiques de l'Université Laurentienne tiennent à faire savoir au public qu'ils ne sont pas solidaires de leurs collègues anglophones du même département qui ont invité Elmer Knutson, président du parti COR.

L'UNIVERSITÉ DE L'ONTARIO FRANÇAIS

Les pessimistes ont tort!

Ils disent qu'il n'y a pas assez d'étudiants.

A l'heure actuelle, plus de 8500 étudiant(e)s franco-phones fréquentent les universités ontariennes: 6000 sont originaires de l'Ontario, 2500 sont originaires du Québec. Plusieurs universités ontariennes comptent moins de 5000 inscriptions à temps plein: Trent, Brock, Lakehead, Laurentienne, etc.

Une fraction de la clientèle actuelle suffirait donc pour lancer l'UOF. La Laurentienne comptait environ 300 inscriptions au moment de sa fondation en 1960. Après tant d'années, les universités bilingues n'attirent elles-mêmes que 70% des francophones. Pourquoi être plus exigeant envers l'UOF?

Seulement 8% des Franco-Ontariens s'inscrivent à l'université, alors que le taux est de 16% pour l'ensemble de l'Ontario. Ceci indique que les universités bilingues n'attirent pas les francophones. Ceci indique aussi que le potentiel d'une croissance importante existe. A court terme, l'UOF sera donc une université de taille moyenne en Ontario.

Ils disent qu'il n'y a pas assez de professeurs francophones.

À l'heure actuelle, il y a environ 500 professeurs universitaires francophones en Ontario. Dans la plupart des disciplines, on dispose donc du personnel nécessaire. *Ces professeurs pourront passer à l'UOF si le* gouvernement leur assure un transfert sans désavantages financiers ou professionnels.

Il y a pénurie de professeurs dans le domaine des sciences. Pas étonnant: il y en a peu parce qu'il y a peu de programmes! Les universités bilingues n'ont pas intérêt à enseigner les sciences en français, car sans la clientèle francophone, plusieurs programmes anglais seraient sous-fréquentés.

De nombreux jeunes francophones de l'Ontario font des études brillantes en sciences. Qu'on lise les tableaux d'honneur pour s'en convaincre. Ces jeunes s'orienteront vers une carrière d'enseignement en français le jour où les programmes existeront. Quelques années suffiraient pour former des maîtres de chez nous. Et en attendant, l'UOF recrutera au besoin à l'extérieur de l'Ontario, comme l'ont fait toute les universités du Canada et du monde.

Ils disent que le marché du travail est anglais, donc qu'il faut étudier en anglais.

A l'heure actuelle en Ontario, il y a pénurie de professionnels francophones dans plusieurs domaines: les sciences, la technologie, les services sociaux, les services juridiques, les soins infirmiers, l'enseignement, etc. La loi 8 qui garantit des services gouvernementaux en français multiplie les postes francophones. Le francophone qui a atteint un niveau de langue professionnel, tant à l'oral qu'à l'écrit, a un atout puissant sur le marché du travail.

Le fait d'étudier en français ne signifie pas qu'on compte travailler en français exclusivement. La réussite professionnelle dépend d'études de qualité. L'étudiant(e) qui suit des cours dans sa langue maternelle apprend mieux. Sa préparation professionnelle est meilleure, donc ses chances de réussite sont meilleures. On n'augmente pas son intelligence en s'imposant un handicap linguistique. Ni ses perspectives d'emploi en se détachant de son groupe d'appartenance.

Tout comme les écoles secondaires francophones, l'UOF donnera à ses étudiants une formation adéquate en langue anglaise. Et ce ne sera pas, comme dans les universités bilingues, au hasard des «trous» imprévisibles dans les programmes francophones incomplets.

Ils disent qu'on trahit l'idéal du bilinguisme.

Ce sont les universités bilingues qui trahissent l'idéal du bilinguisme. En fait, elles refusent depuis toujours de devenir authentiquement bilingues.

La règle «que la majorité l'emporte», ce n'est pas le bilinguisme idéal. L'idéal du bilinguisme, c'est l'égalité des deux groupes. Pour créer l'égalité, il faut qu'une fois sur deux, les intérêts de la minorité l'emportent sur ceux de la majorité. De toute évidence, ce principe paraît injuste aux anglophones, car jamais on a voulu l'appliquer.

Plutôt, les universités bilingues pratiquent le bilinguisme intégré. Ce n'est pas le bilinguisme idéal. Les francophones sont intégrés dans des structures de décision où ils sont minorisés. La clientèle anglophone est toujours plus nombreuse, donc les programmes anglophones ont toujours priorité. Résultat: la stagnation des programmes français.

A la Laurentienne, le Rapport Hagey en 1970, le Rapport du comité du sénat sur le bilinguisme en 1974, le rapport du C.E.F. en 1978 le plan quinquennal de l'enseignement en français en 1983 et les rapports Cachon et Dennie en 1986 ont tous recommandé d'accorder un vrai pouvoir aux francophones. Vingt ans d'efforts futiles.

Le bilinguisme idéal semble injuste pour les anglophones. Le bilinguisme intégré est injuste pour les francophones. L'UOF, c'est la justice pour tous.

Ils disent qu'on devrait utiliser les ressources et les structures déjà en place.

On bâtira certes l'UOF en transférant les ressources financières et humaines existantes. Mais les structures conçues par les universités bilingues sont manifestement inefficaces.

Les structures de décision désavantagent les francophones. Il a fallu perdre des années en luttes politiques avant d'obtenir des programmes complets en commerce, en nursing, et en éducation physique. On refusait sous prétexte qu'il n'y avait pas de demande (pour des programmes inexistants!) Or l'expérience prouve que chez les francophones, créer le programme, c'est créer la clientèle. Aujourd'hui, ces programmes sont bien fréquentés. On refusait aussi quand le gouvernement ne promettait pas de fonds spéciaux pour lancer un programme francophone. Pareille attente n'est pas courante du côté anglophone.

La structure des programmes désavantage les francophones. En les développant, on n'a jamais tenu compte du fait que les professeurs francophones sont moins nombreux. On ne peut pas diversifier et spécialiser les cours quand on n'a pas les enseignants nécessaires. C'est pourtant ce qu'on a fait. On copie le programme anglophone, et ensuite on donne les cours qu'on peut avec les professeurs qu'on a. Résultat: régulièrement, on ne peut pas offrir un cours nécessaire, et les étudiants doivent le prendre en anglais. L'UOF concevra des programmes efficaces en fonction des besoins et des ressources des francophones.

Ils disent que la clientèle francophone est trop dispersée.

Le modèle de l'université à campus multiples a fait ses preuves. Qu'on pense au réseau de l'Université du Québec, qui compte 130 centres régionaux de taille diverse. C'est la réponse au problème de la dispersion des Franco-Ontariens. L'UOF sera une seule université, gérée par un seul conseil des gouverneurs et un seul sénat, mais elle aura trois ou quatre campus et plusieurs centres de ressources répartis dans les diverses régions de l'Ontario français. Une petite succursale universitaire comme celle de Hearst ne coûte actuellement qu'un million de dollars. Il ne faut pas être immense pour être viable.

Dans le système actuel, les universités bilingues ne coopèrent pas. Bien au contraire, elle rivalisent, comme dans le récent projet d'école de pharmacie. Il n'y a aucune planification commune, aucun programme cogéré. L'UOF rationaliserait les études universitaires françaises en Ontario.

On pourrait adopter cette formule, entre autres: les programmes de base dans toutes les régions, les programmes spécialisés au campus principal. Une étudiante pourrait suivre les trois premières années d'un programme de sciences à Sudbury, et sa dernière année de spécialisation à Ottawa. Elle ne change pas d'université, donc ne connaît aucun problème d'admission et de reconnaissance des cours déjà suivis. Autre possibilité: le programame commun à la première année de plusieurs disciplines. L'UOF répondra aux besoins des régions tout en assurant la viabilité des programmes à l'échelle provinciale.

Ils disent que l'UOF sera un «ghetto» ou une «université de deuxième ordre».

L'image du ghetto évoque l'isolement forcé et la misère. Rien de cela ne s'applique à l'UOF. L'UOF sera membre de plein droit du réseau des universités ontariennes. Surtout, l'UOF fera partie du réseau des universités françaises du Canada et de l'étranger. Car c'est bien chez elles que les chercheurs et chercheuses francophones peuvent faire reconnaître la valeur de leurs travaux.

Mais rien n'empêchera les universitaires de l'UOF de dialoguer avec leurs anciens collègues de la même ville. Quelques kilomètres ne mettront pas fin aux contacts utiles. Et si l'université d'un groupe minoritaire est un ghetto, alors la prestigieuse Université McGill est un ghetto.

Comment juge-t-on qu'une université est «de deuxième ordre»? Si c'est en raison de sa taille, alors la plupart sont de deuxième ordre. Si c'est parce qu'elle n'offre pas tous les programmes imaginables, alors toutes sont de deuxième ordre. Si c'est parce que les cours et le personnel sont insuffisants, alors les universités bilingues actuelles sont de deuxième ordre. Si c'est parce qu'elle est francophone, alors on tombe carrément dans le racisme.

L'UOF sera une université respectée. Elle le sera par la vigueur de son engagement envers la communauté franco-ontarienne. Elle le sera par les innovations qu'elle apportera en réponse à nos besoins particuliers. Elle le sera parce qu'elle attirera les meilleurs étudiants et étudiantes francophones. L'UOF aura ses forces et ses faiblesses, comme toute autre université. Mais personne ne peut honnêtement la juger avant même qu'elle n'existe.

Ils disent qu'un milieu bilingue a des avantages éducationnels. Ils demandent des recherches justifiant la création de l'UOF.

Les recherches démontrent que les milieux d'enseignement bilingues donnent des résultats médiocres. (Voir les travaux des professeurs Anisef, Cachon, Carrier, Churchill, , etc.) La création des écoles secondaires franco-phones a consacré il y a vingt ans le principe des écoles unilingues en Ontario. La récente création d'un collège communautaire francophone consacre ce principe au niveau post-secondaire. Seules les universités bilingues résistent.

Le bilinguisme est un compromis économique, non une formule pédagogique. (Après tout, on n'enseigne jamais dans deux langues à la fois!) Dire qu'une institution bilingue est nécessairement supérieure, c'est prétendre que trois universités ontariennes sont meilleures que toutes les universités du monde. (Nulle part au monde ailleurs qu'en Ontario trouve-t-on une université bilingue; c'est tout de même curieux!) On pouvait justifier le compromis économique à l'époque où nous n'avions pas d'écoles secondaires françaises pour alimenter une université française. On ne peut plus le justifier aujourd'hui.

La création des universités actuelles n'a demandé aucune justification pédagogique. Elles sont nées d'initiatives de groupes de citoyens. Le gouvernement les finance en fonction des besoins sociaux ou politiques. Il ne s'ingère pas dans l'orientation pédagogique des programmes. Ceux qui réclament des recherches pédagogiques posent à l'UOF des conditions qu'aucune autre université ne s'est vue poser.

Ils disent que ça coûterait trop cher.

Les cours français dans les universités ontariennes coûtent chaque année environ 70 millions de dollars: 60 millions en subventions, 10 millions en frais de scolarité. Cette somme sera transférée à l'UOF sans désorganiser tout le système: d'abord, les subventions des cours de première année, ensuite des cours de deuxième année, et ainsi de suite. une université de 5000 étudiants coûte environ 35 millions. [illegible] actuelle devrait donc suffire aux besoins de deux universités. Mais pour les francophones, 70 millions n'achètent que des programmes peu nombreux et partiels.

C'est le système actuel qui coûte trop cher. L'université bilingue est une formule de gestion inefficace. Elle alourdit l'administration au détriment de l'enseignement. Elle amène les francophones à suivre des cours en anglais, ce qui affaiblit les programmes français et limite leur croissance. Elle planifie l'avenir en fonction des intérêts des départements bilingues où la majorité l'emporte. Elle ne prévoit pas une comptabilité distincte des subventions destinées aux francophones.

Bâtir, ça coute cher, il est vrai. Mais les universités sont déjà remplies à craquer. Des classes portatives encombrent les campus. Un nouveau campus corrigera le problème de la surpopulation des universités. Le partage de locaux et services entre anglophones et francophones est une source d'économies? Le partage entre francophones le serait tout autant. L'UOF pourra partager des services avec les nouveaux collèges francophones (ex: cafeteria, complexe sportif, bibliothèque) tout en préservant la complète autonomie des deux institutions.

C'est FAISABLE.
C'est NÉCESSAIRE.
C'est URGENT.

Une initiative de la Société des universitaires de langue française de l'Ontario, régionale de Sudbury.

Bêlements de Berger

Dis-moi quand apprendre

Le temps, c'est de l'argent. L'éducation, c'est de l'argent. Donc, l'éducation, c'est du temps!...Si Socrate entendait ça, il redemanderait pour sûr un autre grand verre de ciguë! Pourtant, si on écoute autour de soi, on doit se rendre à l'évidence: ça semble être ce que pensent la majorité des gens, des étudiants en particulier.

Jacques Berger

On n'a entendu que ça, durant la grève,. On a lu ça partout dans les journaux: la grève, c'est du **temps** perdu. Ramenez les élèves en classe pour qu'ils ne perdent pas du **temps**. Ils n'auront pas le **temps** de finir le semestre. Il n'y aura pas assez de temps pour qu'ils puissent apprendre tout ce qu'ils doivent savoir. Les profs et l'administration sont des écoeurants qui volent du **temps** aux étudiants. Du **temps** dans une classe, du **temps** le nez dans un bouquin, du **temps** dans une bibliothèque, du **temps** devant une feuille blanche, du **temps**, du temps, du **temps**...

Moi je suis tanné de voir ce qu'on fait de l'éducation. L'éducation, ce n'est pas le temps qu'on passe à l'université. C'est ce qu'on fait avec son temps, l'énergie qu'on dépense à apprendre, quel que soit le temps dont on dispose, la curiosité que l'on montre à l'égard du monde, quelle que soit l'heure, le désir que l'on a de savoir, quelles que soient les contraintes de l'emploi du temps. On apprend tout le temps; la condition essentielle, c'est **d'avoir le désir d'apprendre.**

Obéir

L'éducation, aussi, c'est plus qu'obéir aveuglément à un prof. C'est plus qu'obtenir, contre vents et marées, de bonnes notes. C'est plus qu'accomplir un certain nombre de tâches. C'est plus qu'attendre que le prof soit "bon". C'est plus qu'avoir le droit de faire appel si on n'éprouve pas d'affection pour les notes qu'on reçoit. C'est plus qu'un morceau de papier qui dit qu'on est rentré dans un système et qu'on en est sorti. L'éducation, c'est plus qu'une usine de traitement des étudiants. C'est plus qu'une manufacture où un être passif se laisse traîner par simple réflexe, par un dédale de cours, dans un labyrinthe de lectures et autres exercices de juxtaposition de mots. L'éducation, ce n'est pas du remplissage d'apprenant. Un étudiant, ce n'est pas quelqu'un qui se fait "étudier", mais quelqu'un qui étudie.

Alors qu'on ne me casse plus les oreilles avec cette éducation au rabais qui ressemble plus à une machine à distribuer des diplômes et qui requiert seulement qu'on soit présent et qu'on paie..

S'organiser pour réussir

Éviter le blanc de mémoire

Luc Comeau

"Ah non!" C'est le mois de mars et je n'ai pas encore commencé à rédiger mon mémoire! Voilà une situation beaucoup trop fréquente. Si vous voulez éviter un tel "blanc de mémoire", suivez la recette suivante.

1.
Choisissez votre directeur de mémoire le plus tôt possible. N'ayez pas peur de choisir un prof strict, car il vous aidera beaucoup plus que vous le pensez.
2.
Choisissez un sujet qui vous intéresse **beaucoup**.
3.
Faites beaucoup de recherche préliminaire (c'est-à-dire de la recherche lorsque vous ne savez pas trop ce que vous cherchez). Elle s'avérera utile plus tard.
4.
Dressez un plan, ainsi qu'un horaire avec des échéances. C'est un projet de longue haleine, donc il faut prévoir y consacrer beaucoup de temps.
5.
Tentez de dresser une hypothèse avant de vous lancer dans la recherche spécifique.
6.
Donnez-vous une méthodologie. Faites un pré-test selon votre méthode et attendez-vous à modifier plusieurs choses et à ré-évaluer le tout.
7.
Utilisez des fiches bibliographiques et des cartes pour vos notes. Cela s'organise mieux.
8.
Analysez minutieusement vos données, et ensuite, lancez-vous aveuglement dans une première rédaction. Écrivez tout ce qui vous semble pertinent, même si cela semble désorganisé.
9.
Prenez ce brouillon et retravaillez-le plusieurs fois.
10.
Faites réviser et critiquer votre brouillon.
11.
Soumettez votre mémoire à la date de tombée prévue.
12.
Si vous avez accompli tout cela, vous êtes déjà bien préparé pour la défense de votre mémoire, c'est-à-dire l'examen oral. Soyez confiant et répondez honnêtement à chaque question, en fixant l'interlocuteur dans les yeux.

N'ayez pas peur de la taille du projet que vous entreprenez. Divisez le tout en étapes, donnez-vous une bonne discipline et la "montagne" sera surmontée!

Bonne chance!

ORIGNAL CLASSÉ

A VENDRE: Cours de Psycho déjà réussi. Garantie illimitée. Certifié C.S.A. Service après-vente assuré par M. Persinger. Contactez Success Unlimited, tél. 555-PASS

A VENDRE: Cours de français (4e année). Excellent état. La grammaire a besoin de quelques réparations. Non certifié. Contactez Success Unlimited, tél. 555-PASS

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO:

Dossier: Le Collège francophone du Nord.

Céline Blais-Maltais et son miroir.

***Murmures* à Sudbury.**

Et la suite des aventures de Super-Lau.

Surveillez-le, l'Orignal sortira des bois le 7 novembre prochain.

Bramements d'hivers

Naissance d'un mystère médical

Aujourd'hui, tout ça a un nom

Nous sommes au début de l'été 1981, en juin. Le centre américain de surveillance des maladies, le "center of disease control" (CDC) dans son bulletin hebdomadaire, *Morbidity and Mortality Weekly Report*, donne la description de cinq cas graves de pneumonie attribués vraisemblablement à un protozoaire qui vit en parasite chez de nombreux animaux.

Yvan Morais

Le Pneumocyte Carinaii se rencontre fréquemment dans le corps humain mais ne provoque qu'exceptionnellement des troubles sérieux que lorsque son développement est favorisé par une déficience immunitaire. Autre fait insolite qui retenait l'attention des autorités du centre d'Atlanta: tous les malades étaient des jeunes (29-36 ans).

Cette première annonce officielle publiée par l'agence d'épidémiologie revenait à la perspicacité des docteurs J. Weisman et M. Gottlieb de Los Angeles. Dès 1979, le premier avait observé parmi ses patients une augmentation des cas du syndrome mononucléosique, accompagné de poussées fébriles, amaigrissement et tuméfaction lymphatiques.

Constatant la détérioration de la santé d'un de ses malades et de l'échec des thérapies connues, Weisman décida d'en référer le cas au service d'immunologie clinique de l'université de Californie à Los Angeles. C'est à ce moment que Gottlieb se mit à contribution en rapprochant les caractéristiques du cas à des observations subséquentes datant de décembre 1980.

De part et d'autre, on échangea sur le diagnostique et la nature de la maladie mais les opinions et les hypothèses divergeaient à un tel point que le phénomène restait énigmatique. Les examens sanguins démontraient bien un effondrement du système immunitaire, la diminution des lymphocytes et la disparition presque complète des lymphocytes T auxiliaires, mais sommant en expliquer la cause?

Autre cas semblables

La complexité de la situation interdisant toute forme de précipitation et exigeait une grande prudence. En l'absence de certitude, devant l'ambiguité et la difficulté de tout pronostic, Gottlieb communiqua avec le docteur Wayne Shandera du département de santé publique du comité de los Angeles pour vérifier si on avait fait état de cas similaires dans d'autres hôpitaux de la région. Le fichier révéla un cas concordant.

La valeur de l'expertise scientifique était suffisante pour justifier le dépôt d'un rapport au CDC. Avec discrétion et sobriété, on fit entendre un signal d'alarme par la voie d'un communiqué dans le *Morbidity and Mortality Weekly Report.*

Semaine de sensibilisation

Un défi pour tous



D'un océan à l'autre

Ce mal qui avait su attirer l'attention des médecins de la Côte-Ouest américaine allait cependant perdre son aspect d'étrange coïncidence locale pour devenir une réalité nationale de l'Atlantique au Pacifique. A New York, on constata, aussi, le développement inhabituel de certaines maladies. Une technicienne de laboratoire du CDC alerta ses supérieurs de l'accroissement des demandes pour un médicament rare, la Pantamidine, qu'on utilise dans les cas de pneumocytose sévère. Ces commandes provenaient de la Métropole des États-Unis.

Quant à la communauté médicale de "Big Apple", elle s'inquiète rapidement de l'augmentation des cas du Sarcome de Kaposi. Normalement, c'est une affection bénigne limitée aux personnes âgées, de sexe masculin. Fait troublant, les cas observés n'ont aucune affinité avec le pronostic habituel et la maladie est d'une malignité déconcertante. Un profil se dégage; les patients sont jeunes et les examens sanguins révèlent une débâcle du système immunitaire.

Ces événements paradoxaux incitèrent à nouveau le centre de contrôle des maladies d'Atlanta à informer le milieu médical: "Les médecins doivent prendre garde au sarcome de Kaposi, à la pneumocytose et aux infections opportunistes associées à l'immunosuppression..."

Ainsi passa l'année 1981.

Aujourd'hui, tout ça a un nom, un nom qui nous contraint à un comportement responsable: SIDA.

Le Centre des jeunes fête sa transfiguration

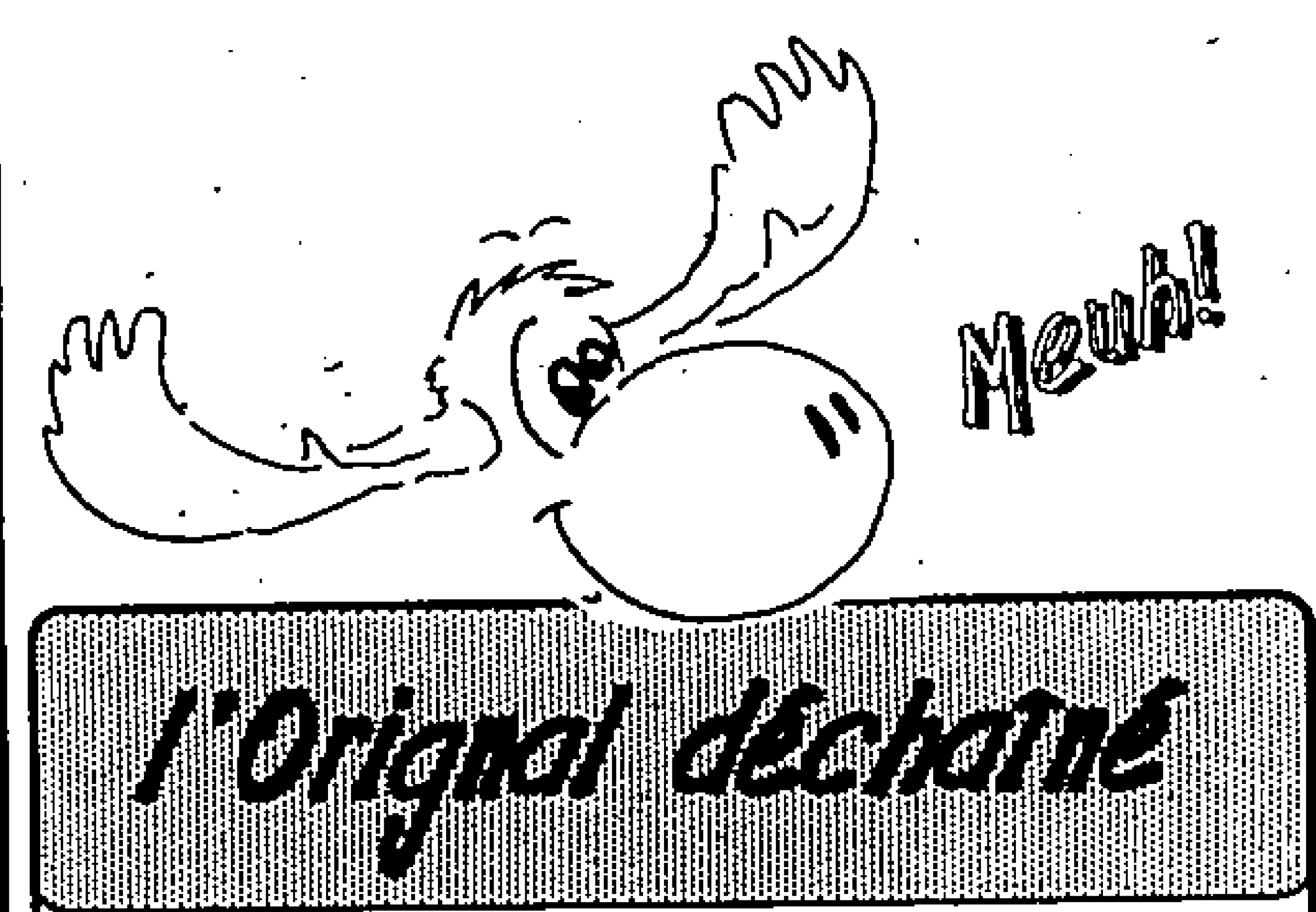
Partez en party!

Dans le cadre de la loi sur les services en français, Le Centre des Jeunes prépare une grande fête, celle du Festival Francophone, qui aura lieu du 17 au 24-novembre 1989. Toute une gamme d'activités ont été prévues:

- **Soirée de l'ONF pour souligner leur 50e anniversaire**
- **Trois spectacles d'artistes de chez-nous dans le cadre de la tournée de l'Association des centres culturels de l'Ontario**
- **Spectacle de Butch Bouchard**
- **Pièce de théâtre *Un simple soldat***
- **Exposition des oeuvres de cinq artistes de Pro-Arts**
- **Kiosques d'information des ministères offrant des services en français**
- **Fête de la Sainte-Catherine**
- **Journée portes ouvertes du Centre avec ateliers**
- **Et un superbe gala pour inaugurer le nouveau nom du Centre des Jeunes!**

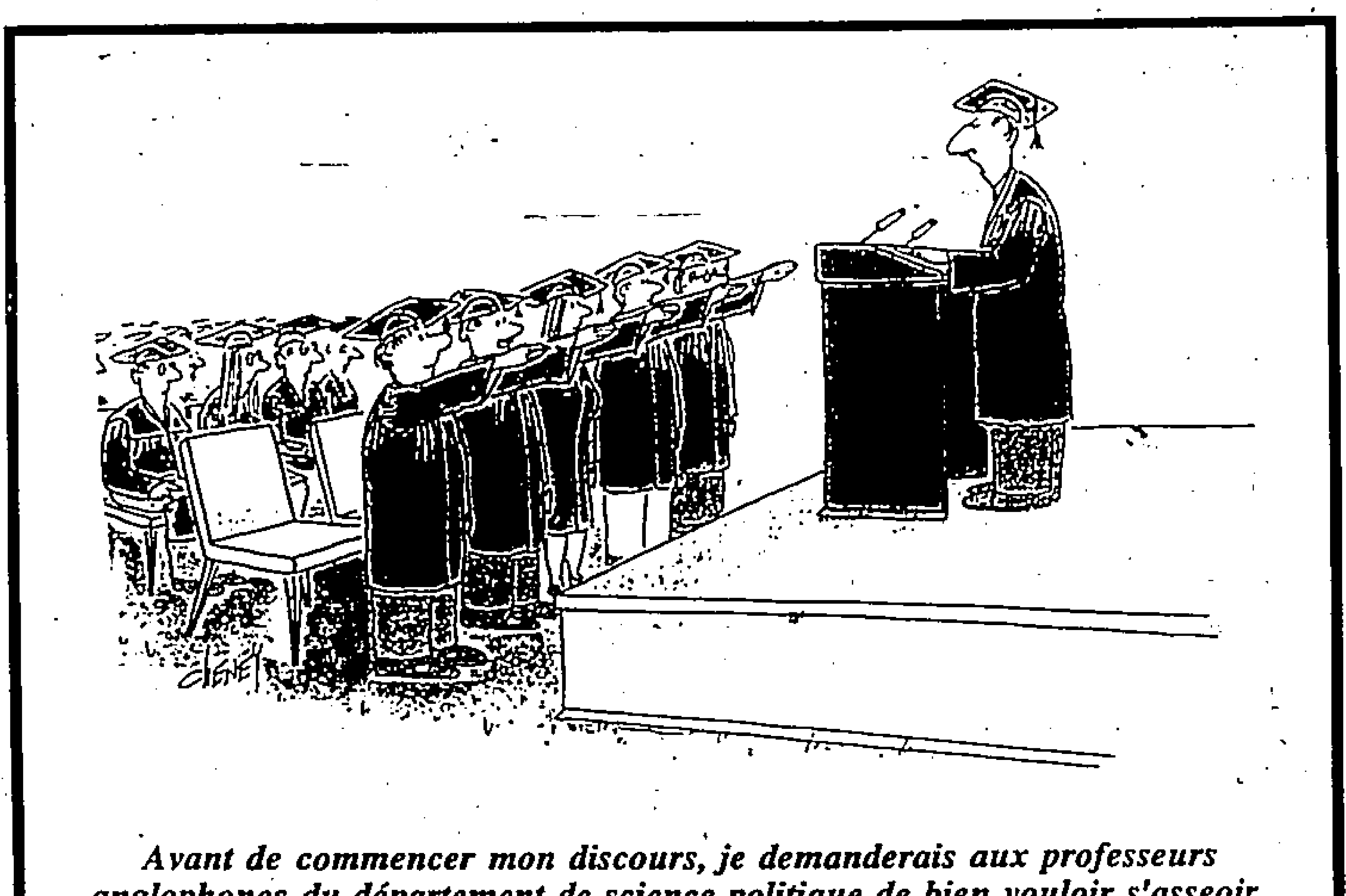
Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec nous au poste 113 et 125, (705) 675-6493.

Lyse Lamothe
Lise Sainte-Onge

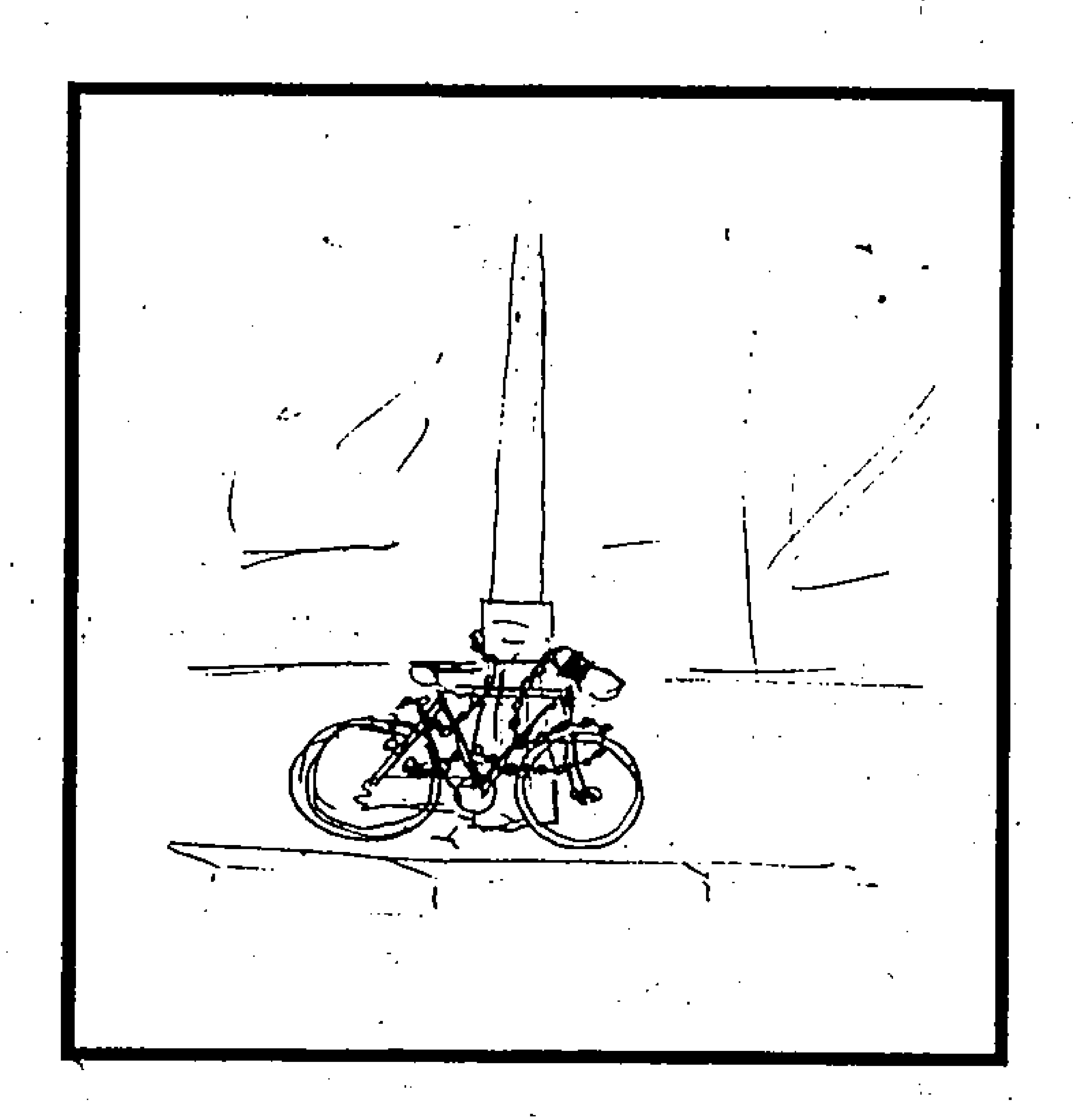


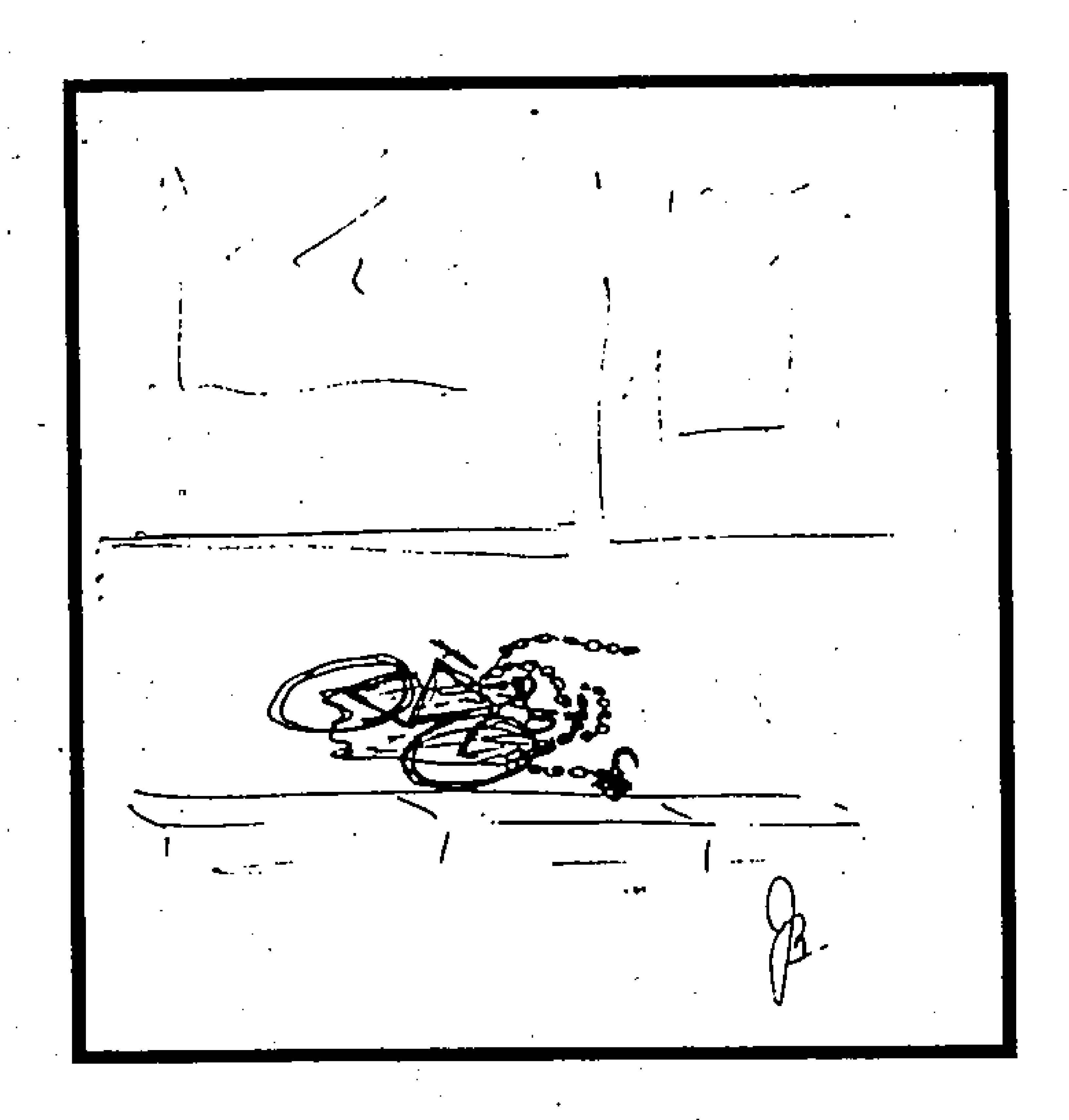
Humourignal

Conférence d'Elmer Knudson à la Laurentienne



Avant de commencer mon discours, je demanderais aux professeurs anglophones du département de science politique de bien vouloir s'asseoir.





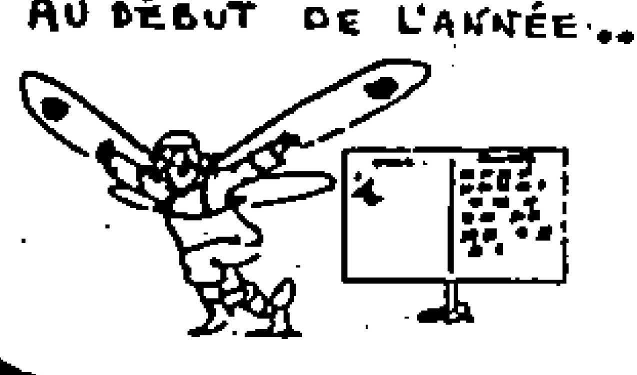
Vague de vols et de vandalisme à la Laurentienne

Humourignal





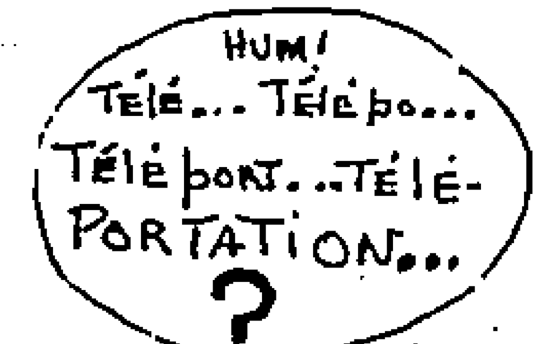
une idée orignale d'Yvan Morais

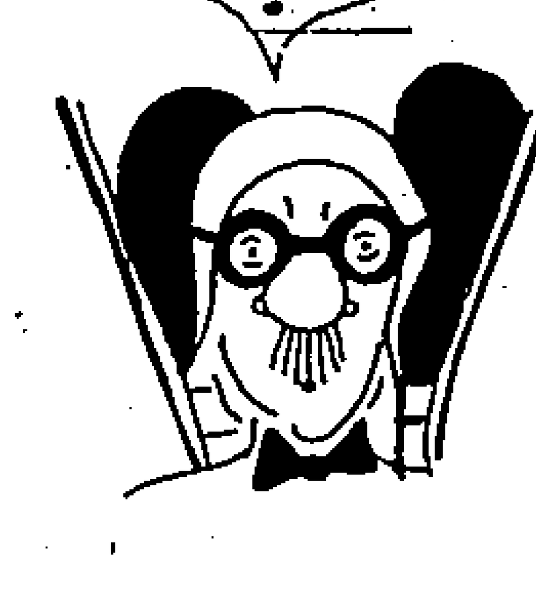


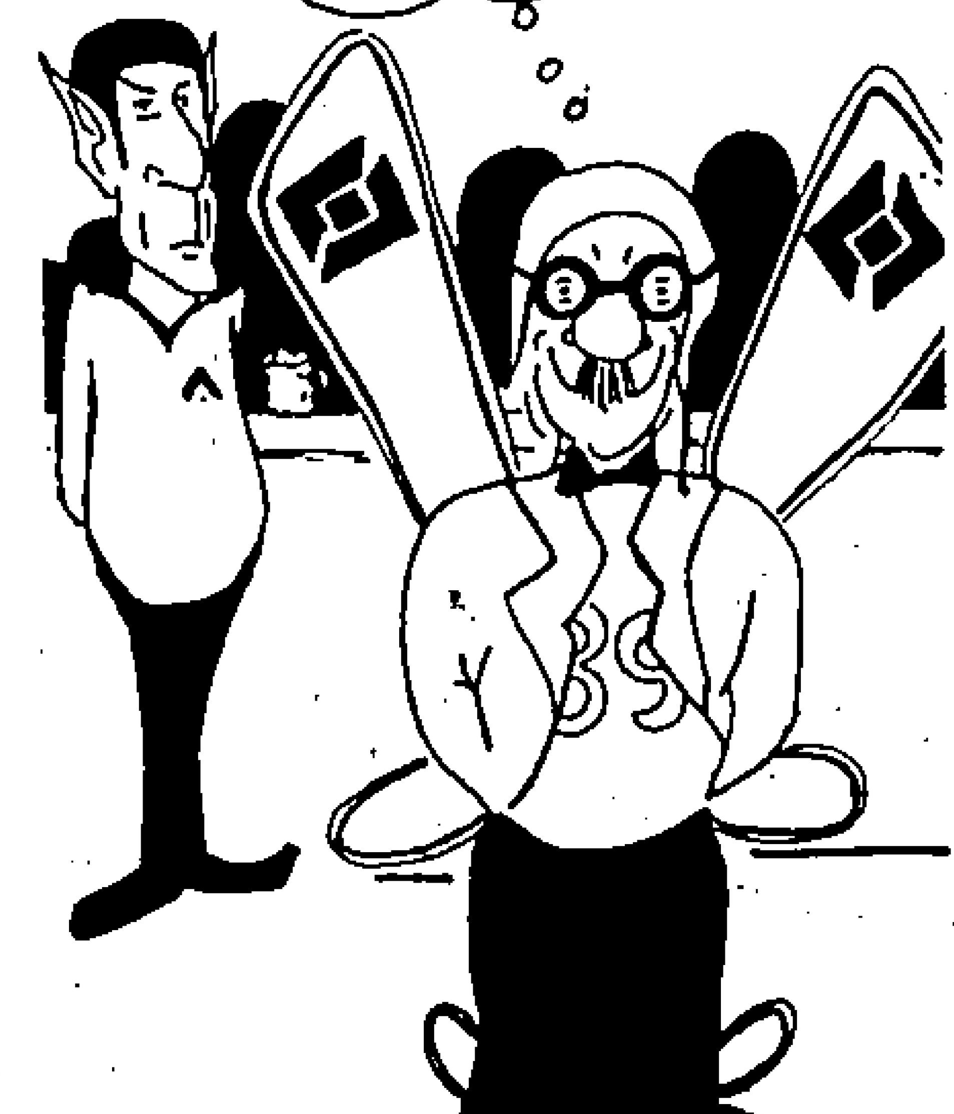


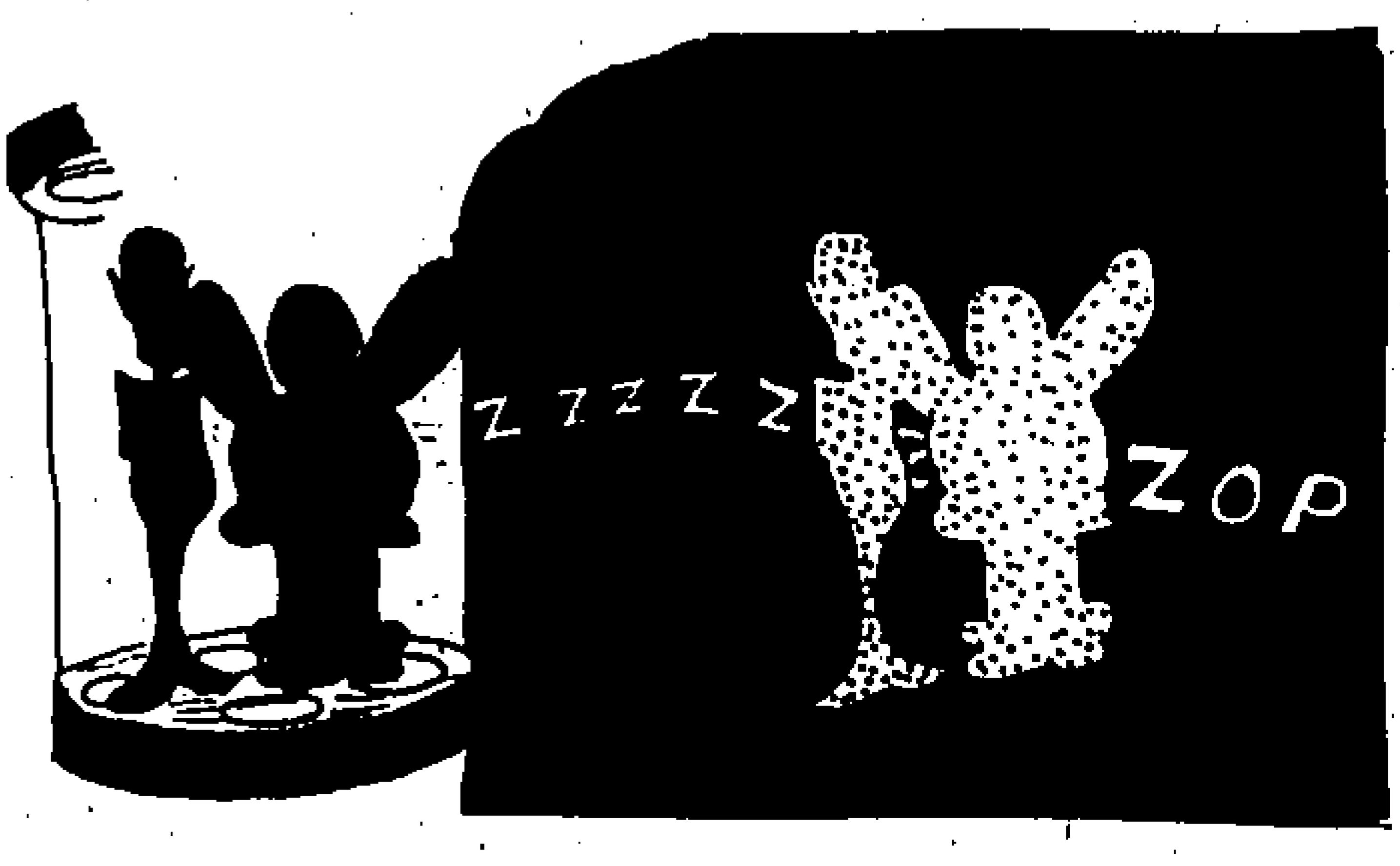














Les nations sont partout

Le problème de tout le monde

Le problème du nationalisme n'est pas seulement québécois. C'est ainsi que l'on doit conclure quand on est à l'écoute du Monde. Il y a une vingtaine d'*années, tenir* des propos nationalistes au Canada avait pour conséquence d'être traité de séparatiste ou d'indépendantiste, selon l'opinion de ceux qui vous écoutaient.

Didier Kabagema

Aujourd'hui, l'Europe de l'Est est prise du même vertige des nationalités. Depuis que Gorbatchev a popularisé la perestoïka, les peuples liés par le pacte de Varsovie retrouvent leurs élans nationaux. La libéralisation politico-économique qui devait s'effectuer suivant des étapes définies s'est propagée à la vitesse affolante d'un feu de forêt. Des millions d'âmes désabusées par une institution figée, surannée et sans avenir, en activent les flammes.

Ainsi, lorsque le carcan d'un système avili se consumme, ce qui renaît de ses cendres, c'est le sentiment enfoui de l'appartenance commune, à une langue, une histoire et une culture! C'est ici que nous rencontrons le problème ineffacable des éveils nationalistes. Le passage à l'Ouest de milliers d'immigrants allemands remet au centre des débats l'idée, jadis tabou, de la réunification allemande. En U.R.S.S., les Baltes, les Géorgiens, les Arméniens, les Ukréniens retrouvent l'effervescence indépendantiste qu'a connu le Québec, il n'y a pas si longtemps.

Que devons-nous conclure? Primo, que les politiciens européens connaissent face à cette recrudescence du nationalisme un problème aussi épineux que la crise économique mondiale qui secoue notre fin de siècle. Secondo, que ce phénomène est également le résultat d'une politique à l'Est de l'Europe, entravant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Le parallèle canadien ressemble de nos jours à un volcan... éteint. Mais méfions-nous de l'eau qui dort... Un peuple convaincu par des accords qui risquent fort d'être caduques, n'est pas un peuple soumi.

Croyez-moi ou non, "La belle province" nous réserve encore des surprises.

l'Orignal déchaîné souhaite bonne fête à Didier Kagema

La perestroïka gagne l'Europe de l'Est

L'Est lâche du lest

Perestroïka. Un mot qui, il y a quelques années, ne signifiait encore rien pour beaucoup d'entre nous. Aujourd'hui, il est lié à tout un mouvement vers la liberté politique et économique. Mikhaïl Gorbatchev, son précurseur, s'attendait-il à un aussi grand bouleversement au sein des pays membres du pacte de Varsovie? Rien n'est moins sûr.

Didier Kabagena

Ces derniers mois, l'Allemagne de l'Est perd sa jeunesse qui se refugie à l'Ouest. Elle vit, par conséquent, une véritable hémorragie démographique. La Pologne possède depuis peu son premier gouvernement à majorité non-communiste et la Hongrie s'est donné de nouveaux fondements de liberté politique. Ainsi, par soif de démocratie des milliers de personnes qui furent muselés par des régimes répressifs font du capitalisme le parrain d'un paradis mythique.

Certes, le communisme de l'Europe de l'Est,comme tout régime autoritaire, entrave la liberté d'expression. Mais le capitalisme a-t-il les atouts économiques suffisants pour porter le poids de sa gloire? Possède-t-il des principes assez flexibles pour épouser les réalités socio-culturelles des pays de l'Est?

Pour prendre l'exemple des États-Unis le symbole même du capitalisme à outrance, son système a bien des tares: l'inégalité criante entre les riches et les pauvres, une politique sociale dérisoire et une hausse inquiétante des sans-abris. Pour ne citer que celles-là.

Fini les idéologies exclusives

Nul doute que le délabrement des systèmes communistes a redonné au capitalisme ses lettres de noblesse. Cependant, l'erreur à ne pas commettre est de tomber dans l'idolâtrie de l'idéal capitaliste, car poussé à l'extrême, il comporte d'aussi graves injustices. De plus, il ne faut pas banaliser le problème des pays de l'Est en évoquant, une quelconque victoire politique des États-Unis sur l'U.R.S.S.

L'heure est aux questionnements dans un contexte économique irrégulier et mal réparti. Fini les idéologies irréalistes et exclusives, c'est le moment d'une rénovation profonde de la pensée politique.

Le Chien, revu et consacré

Le Chien a grogné une dernière fois

Le 21 octobre dernier, le *Grand Théâtre était l'hôte de la* dernière représentation de la pièce *Le Chien* de Jean Marc Dalpé. Comme pour boucler la boucle, ce spectacle, créé à Sudbury en février 87, mettait ainsi un terme à une carrière au succès sans précédent dans la jeune histoire du théâtre franco-ontarien. Rappelons-en les principales étapes: Prix de la Gouverneure Générale, reconnaissance nationale et internationale, de festival en festival, de Montréal à Limoges et, enfin, consécration méritée de l'écrivain Jean Marc Dalpé.

Louis Bélanger

Samedi soir dernier, près d'un millier de spectateurs vivaient l'émotion à l'état brute qui n'offre aucun répit à l'intensité dramatique . Pièce en un acte, *Le Chien* aborde le thème de l'incommunicabilité entre un fils et son père, sous l'angle d'une confrontation où les bouleversements sauvages empêchent toute complicité de s'immiscer dans les rapports. Dominé par la haine, la passion et le souvenir, l'affrontement provoque une tension insoutenable, quelque part entre le spectacle et la mort, omniprésent dans le texte, et les images saisissantes de l'action, prisonnière d'un temps suspendu, à l'épreuve du changement.


Photo: Jean Guy Thibodeau

Roy Dupuis et Marthe Turgeon

Au bout de sept années d'errances folles à travers l'Amérique et ses mythes de liberté, de conquête et d'aventures, Jay, à l'image du fils prodigue, rentre au bercail, nourri d'un profond désir de réconciliation avec son père. Vibrant contraste entre les rêves de jeunesse et la réalité hostile, Jay retrouve un père ivrogne, que des années de frustration ont rendu aussi bestial que les grognements de son chien affamé.

En fait, tout est au beau fixe dans cet univers ravagé qui impose progressivement son implacable destin. Cette roulotte, que personne n'a eu le courage de déplacer, elle, qui pourtant véhicule l'espoir d'un ailleurs possible, n'est plus que le symbole de l'immobilisation des ces êtres voués à une fatalité tragique.

Solitude et aliénation

Le texte de Dalpé est construit de paroles étouffées et de silences imposés par l'infranchissable distance, actualisée par le conflit des générations, qui divise le pere et le fils. Pour meubler ces vides, Jay se remémore des fragments de son passé qui ressuscitent un grand-père, incarnation fantomatique des défricheurs de cette terre inhospitalière, qui permettent à sa mère de cracher son ennui à la face du monde, et à sa demi-soeur, de représenter le dernier maillon de cette misère chronique.

La facture éclatée des événements dans *Le Chien* exploite le monologue pour mieux faire sentir la solitude des personnages, vivantes incarnations de l'échec du rêve et de l'aliénation. La mise en scène inspirée de Brigitte Haentjens met en évidence la fixité de l'espace physique et donne préséance à l'explosion des charges émotives. La nudité du décor intensifie la désolation de ce coin de pays. Sur un fond de ciel bleu, le plateau en pente amorce une descente graduelle qui conduit à un rond de poussière exigu, lieu de l'intraitable réconciliation.

L'ensemble envoie l'impression d'un étrange portrait à l'abri de toute intempérie du temps. Des accords discrets de "blues" renforcent la perception que rien ne peut rompre l'indigence de ce milieu. Je m'en voudrais de ne pas saluer la prestation des comédiens qui rendent avec une vraissemblance peu commune ce texte mordant de réalisme à froid. Marc Legault personnifie le père dont les seules satisfactions sont le fruit de la violence, celui pour qui le plus haut degré de liberté consiste à se perdre en forêt, par une nuit de janvier, et à jouir de sa solitude. La présence d'autrui stimule une rage irrationnelle qui lui fait reprocher à son fils d'avoir quitté un lieu qu'il est le premier à maudire. Déjà victime du destin, son âme est putréfiée.

Blouson de cuir, jeans, caisse de bière et revolver à la main, il m'est difficile d'imaginer autre acteur que Roy Dupuis pour le rôle de Jay. Ses allures fantasques d'éternel délinquant prêtent une voix euphorique à sa quête de rapprochement paternel. Mélange de tendresse et de promptitude, il n'a d'autre alternative que d'abattre l'animal fou qu'est devenu son père. Marthe Turgeon émeut à faire rire dans le rôle de mère désabusée. Yvon Thiboutot joue un grand-père qui, bien qu'arraché au monde des morts, cadre parfaitement au propos. Enfin, Isabelle Vincent incarne sans idéalisme le personnage d'adolescente de Céline.

Ceux et celles qui ont assisté à la dernière du *Chien* ont été témoins d'une production de grande classe qu'il fallait voir pour observer à quel point l'efficacité d'un texte dramatique peut transposer un cri d'urgence et ce, en évitant les écueils d'un discours larmoyant. La vérité du décor dans lequel évoluent les personnages fait foi de leur sincérité.

Le Chien a grogné pour la dernière fois, l'épidémie de rage, elle, persiste.

Quand la tendresse épouse la violence

L'écho du silence



En février 87, *le Chien* de Jean-Marc Dalpé était monté pour la première fois. C'était à Sudbury. On mesure rarement la portée du premier geste. Deux en plus tard, Le Chien revient de deux années de "tournée" de Montréal à Limoges en France, en passant par Ottawa et Toronto. D'un côté de l'océan à l'autre, il a aboyé chaque fois un plus fort, chaque fois plus enragé. D'aucun ne s'empêchera de penser que le plus beau succès, c'est celui qu'a connu la pièce samedi dernier au Grand Théâtre. Parce 900 Franco-Ontariens de Chapleau à Sudbury se sont déplacés pour voir leur pièce de retour chez eux.

Yolande Jimenez

Si *Le Chien* de Jean-Marc Dalpé reste la pièce, l'histoire du Nord de l'Ontario, il n'en demeure pas moins que sa portée dépasse de loin le décor qui la définit. Pas plus tard qu'hier, j'entendais un jeune étudiant fraîchement arrivé de son Afrique natale, dire à un autre: "On ne sort pas de cette pièce complètement sain et sauf. Le déjeuner du matin n'a plus le goût..." Et l'air semble dégager une étrange odeur de rage, une odeur nauséabonde et persistante. Pourtant, en même temps les formes qui nous entoure se font plus tendres et plus violentes, la bière plus douce et plus amère. Le ciel et l'enfer plus inaccessibles encore.

J'avais eu le temps -pensai-je- de me préaparer au texte de Jean-Marc Dalpé. Un an à en entendre parler de cette pièce prodigue. Un an ça vous laisse le temps de vous préparer... à votre thèse de baccalauréat, à deux thèses pour certains et à trois départs pour d'autres. Sept ans... Sept ans ça vous laisse encore plus de temps pour apprendre à apprivoiser le quotidien. Sauf quand le quotidien ressemble à une grande chambre vide, meublée de souvenirs et silences qui n'en finissent pas de vous parler.

J'avais failli oublier que rien n'est simple et qu'on ne s'en va jamais sans désirer rester. J'avais failli oublier que le blessé revient souvent sur les lieux du crime, comme pour oublier une fois pour toutes. J'avais voulu oublier que rien n'est simple et qu'on ne désire jamais revenir sans vouloir repartir. J'avais même voulu oublié que le blessé reviens toujours sur les lieux du crime, comme pour se souvenir... une fois pour toutes.

Pourtant rien n'est simple. Et dans ce vacarme désertique, la violence rejette souvent la tendresse dans un premier désir de guerre. Et la tendresse souvent épouse la violence dans une dernière volonté de réconciliation.

A regarder *Le Chien* de Jean-Marc Dalpé, mise en scène par Brigitte Haentjens, on ne voit pas un chien. On voit on le chien enragé et désepéré qui grogne inlassablement dans les coeurs de Jean-Marc, Brigitte, Robert, Roy, Diane et celui assis parmi le public... celui qui écoute sans se lasser l'écho du silence.

L'horaire d'automne de la chaîne française de TVOntario

(à compter du 1er oct.)

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI	DIMANCHE*
17h00	LE VAGABOND					À COMMUNIQUER	LES AVENTURES DE BABAR
17h25	LA CHAÎNE D'IDÉES						
17h30	LE VENT DANS LES SAULES	COLARGOL	MAGALIE ET COMPAGNIE	COLARGOL	L'OISEAU BLEU	POT-POURRI	PASSE-PARTOUT
17h45		ENTRE DEUX NUAGES		ENTRE DEUX NUAGES			
18h00	BIBI ET GENEVIÈVE / BIBI ET GENEVIÈVE T'INVITENT					MAGALIE ET COMPAGNIE	CHARLIE BROWN
18h20	BOUMBO						
18h30	C'EST CHOUETTE !	BIBIFOC	LES AMIS RATONS	BIBIFOC	LES AVENTURES DE BABAR	LES AMIS RATONS	DEGRASSI
18h45		[illegible]		HABITAT			
19h00	LE CORPS VIVANT	L'AVENTURE DES PLANTES	AFRICAN RAINBOW	SPORT AMATEUR	GAMELLE ET SAC À DOS	DEGRASSI	SCIENCES EN IMAGES
19h30	MADEMOISELLE					ICI BAT LA VIE ?	CINÉ-NOSTALGIE
20h00	PAROLES ONTARIENNES	A COMME ARTISTE	VISIONTARIO	SCIENCE EN IMAGES	APOSTROPHES	COUSTEAU — REDÉCOUVERTE DU MONDE	
20h30	L'ART ET L'ARTISTE	CARTE BLANCHE	LA NUIT SUR L'ÉTANG	HISTOIRES LITTÉRAIRES			
21h00			LE LYS ET LE TRILLIUM	CONNAISSCIENCES		ÇA ME DIT CHAUD	A COMME ARTISTE
21h30	L'ÉCHOUER LOCAL	ACTUALITÉ PÉDAGOGIQUE			CINÉMA, CINÉMA		VISIONTARIO
22h00	DOSSIERS TVO	SCIENCES / MATHS : LA DIDACTIQUE	VIVEMENT LA RETRAITE !	VISAGES SANS FRONTIÈRES			PAROLES ONTARIENNES
22h30			DIALOGUE SACRÉ / ÉTOFFE D'UN PAYS				LE LYS ET LE TRILLIUM
23h00	MADEMOISELLE					CINÉ COUCHE-TARD	

* Le dimanche sur la chaîne anglaise de TVOntario.

S'approprier la vie

La prendre sans la comprendre

S'approprier la vie, la saisir. Par là, je veux dire la prendre, pas la comprendre. La saisir naïvement, follement, bêtement au besoin.

S'approprier la vie. L'accueillir, l'inviter même quand elle n'a pas le goût de rentrer.

Sylvie Mainville

L'inventer (surtout les lundis).

S'approprier le processus d'appropriation. Le personnaliser. Le nommer. Le manipuler pour qu'il nous appartienne et nous ressemble. Faire éclater les cadres qui nous réduisent à une logique de besoin. Privilégier le désir. Désirer le désir. Désirer la vie et la vivre comme... Tom Waits la chante. Aller au bout de tout. Tout risquer. Pourquoi pas?

S'approprier la vie en prenant la parole. Que cette parole soit personnelle, excessive, poétique, radicale, juste et entrecoupée de silences. Mettre beaucoup d'énergie à rejeter la censure, celle qu'on nous a trop souvent imposée, qu'on a appris à entretenir et qu'on maîtrise si bien. Violemment et systématiquement refuser toute censure. Et aller au bout de ce refus (que j'apprécie cet homme qui m'a permis d'aller au bout de cette démarche!)

S'approprier la vie. Se laisser séduire par elle surtout dans ce quelle a de quotidien et même de banal. Que le café du matin soit une expérience sensuelle; c'est plus difficile avec de l'instantané quoique possible et plus admirable.

S'approprier la vie. Y retrouver de la beauté partout, même dans sa laideur et sa dureté; en fait, surtout là. Se réconcilier avec elle. Reconnaître l'être humain en tant qu'absence de fond et jouer dans cette profondeur. Quel magnifique espace! Reconnaître nos contradictions. Les aimer. Se découvrir beau. "Je suis plein de trous et le vent joue dedans". Aimer le vent (merci Patrice). Se laisser emporter par lui, se laisser charrier.

S'approprier la vie. Marcher à notre propre rythme... préférablement au rythme d'un jazz sauvage. Ne jamais regarder derrière. Refuser de s'installer. Aller plus loin, plus haut, plus bas, tourner en rond... Pourquoi pas? Éprouver beaucoup de tendresse à l'égard de notre impuissance et de nos blessures. Ne s'arrêter que pour les savourer et partir à nouveau. Arrêter de s'épuiser à dresser des barrières. Afficher nos naïvetés. Repartir. Tout quitter (surtout les acquis-une-fois-pour-toutes). Remettre en question. Être à l'écoute de la détresse qui nous incite toujours à aller un peu plus loin. Perdre notre temps, perdre la tête, se perdre de vue... ce sont des apprentissages nécessaires. Atteindre et ne jamais cesser d'atteindre.

Démesure

S'approprier la vie comme une grossesse qui n'est qu'à ses débuts. Se réjouir du fait qu'elle ne se fera pas sans douleur (là, plein de remerciements s'imposent.. mais la liste serait trop longue, je vous en fait grâce). Privilégier l'apprentissage. Apprendre à danser. Nus pieds et au ras le sol. A double-temps, à contretemps. Qu'importe la mesure. Qu'importe le temps. Vive la démesure! Danser pour mieux enfanter. Aborder toute expérience comme on éprouve un orgasme. L'éprouver sensiblement. Passionnément. Espérer follement la décadence. Qu'elle devienne le prétexte pour s'élever. Qu'elle soit notre seule valeur. Multiplier les occasions de trébucher. Nietzsche dirait qu'il y a de la hauteur là-dedans (merci Nietzsche!)

Reconnaître qu'une collection de disques sans du Patrick Normand n'est pas une collection de disques (merci *Normand*); *eh oui*, Nietzsche répéterait qu'il y a de la hauteur là-dedans, j'en suis convaincue. Apprendre que la musique country a sa raison d'être et que l'étranger au camion bleu aussi. Respecter la distance tout en ne ratant jamais l'occasion de se laisser toucher par ce qui est éphémère et passager. Étreindre l'éphémèreté du moment - avec un verre de Glenfiddich quand ça convient. Tout faire pour que ça convienne (merci Glenn).

S'approprier la vie. La mener authentiquement. Intuitivement. Spontanément. Redevenir enfant. Jouer. Et que toutes les règles prennent le bord (thanks Spencer).

Un orignal à Montréal

Rêve du jour, s.v.p.

Bruno Gaudette

Comment souvent cherchons-nous une île déserte pour nous éloigner de notre quotidien? Nous n'avons qu'à penser à Robinson Crusoë qui serait probablement parti un beau Vendredi pour aller s'isoler sans le vouloir. Mais... chercher un îlot des Antilles sur l'île de Montréal? Difficile non? Car rares sont les palmiers parmi les monuments de béton et d'acier. Toutefois, avec un peu d'imagination, nous pouvons essayer de nous perdre sur l'île de Montréal. Il suffit de trouver un restaurant chromé.

D'ailleurs, cette méthode reste la plus utilisée parmi les rêveurs montréalais. Lorsqu'ils n'ont pas les moyens de se rendre à Cape Cod ou en Floride, ils atterrissent Chez Eddie ou Le coin à Thomas où dans n'importe quel bistro quétaine et personnel près de chez eux. Je le sais, car pas plus tard qu'hier, je me suis rendu dans un restaurant chromé du genre, sur la rue Hochelaga.

Décor typique

Tout était typique. Des tables de chrome, vissées au mur, chacune munie de quatre chaises rembourrées, en imitation de cuir brun, et décorées avec une salière, une poivrière, un cendrier, un porte-serviettes et une bouteille de ketchup. Oui, du Heinz. Un grand comptoir en linoléum avec une grosse caisse grise et des bancs virevoltants qui lui font face. Des miroirs fumés derrière le comptoir où se trouve, fragilement installée, une petite étagère pleine de tasses, de verres, de soucoupes et de bols. Et un vieux radio prend aussi sa place sur l'étagère en chantant à haute voix: *La complainte du phoque en Alaska.*

Les réguliers

Pourtant, ce sont les personnages du restaurant qui demeurent les éléments les plus typiques de tout ce décor.. Un cuisinier avec son air piteux, son tablier sale et son vieux magot aux lèvres. Quatre clients réguliers: un commis voyageur obèse, buvant son café, un "businessman" lisant la sec-Montréal, un retraité fumant sa DuMaurier avec délice et un chômeur se regardant longuement dans les miroirs fumés.

Et la "waitress" aussi fidèle que Vendredi lui-même avec sa petite jupe courte ceinturée d'un tablier blanc, tenant d'une main papier et stylo, et de l'autre une cigarette allumée. Tous se retrouvent sur leur propre île. Prière de ne pas empiéter sur leurs illusions. Alors, j'ai bu mon thé glacé en toute tranquillité.

Après un moment, le chômeur et la waitress échangent quelques mots.

-Chus découragé, Jeannine. Des fois ça me tenterait de partir pour me trouver une bonne job.

-Inquiète-toé pas. Ça va aller. Tu vas la trouver ta bonne job. Je le sais.

-T'as toujours été fine, pour moé, Jeannine. Pis toé, comment ça va avec ton chum?

-Ah, je l'ai laissé. Y'était toujours après moé. Y'm'suivait partout, partout, partout. Moé, j'ai besoin de l'air de temps en temps. Ça fait que chus partie. Pis là chus tu-seule comme une grande fille, mais c'est dur être seule quand t'as toujours été avec quelqu'un. Des fois, je voudrais donc revenir à ce que c'était. Mais, quand tu quittes ce que t'avais avant, il faut que tu t'habitues-à ton nouveau chez-vous asteure.

Le chômeur caresse la waitress pour la réconforter. Elle s'est vite détachée de lui lorsque le cuisinier est arrivé sur scène.

-C'est quoi l'ordre que tu m'a demandé t'a l'heure, Jeannine?

-Des frites et un hamburger.

Se rappelant de la commande, il retourne dans sa cuisine. Jeannine continue sa conversation avec, cette fois-ci, le businessman.

Vers le soleil

-Comment ça va à l'ouvrage, Ernest?

-Pas bien, Jeannine. Il me faut des vacances à Cape Cod. Ou en Floride. Ou peut-être sur une île dans les Caraïbes. Chus fatigué. Fatigué de travailler de neuf à cinq. Un changement de pays me ferait du bien. Juste venir icitte pour lire mon *Journal de Montréal* me fait du bien; mais je crois qu'un mois dans les Caraïbes serait encore mieux.

Cette idée de passer quelques temps sur une île ensoleillée fait rêver le commis voyageur.

-Jeannine, je m'achète un loto 649. Si je gagne, je pars pour les Barbades.

Billet de loterie à la main, il s'est permis d'imaginer un long séjour sous l'ombre des palmiers.

Chose certaine, ces gens, avec leur imagination, m'ont appris comment quitter Montréal pour rêvasser à mon îlot à moi. Non, Vendredi, il ne flotte pas dans la mer des Caraïbes. C'est Sudbury, mon îlot. Parmi mes parents. Parmi mes amis. Et ce jour-là, j'y étais, au beau milieu d'un restaurant chromé. Suffit de commander le rêve du jour.

N.D.L.R. Rêve du jour est le titre d'une chanson de Daisy Debolt, chanteuse et musicienne sudburoise.

Douleur

Là où je suis
Est un autre univers
Tous les fruits ont la peau chagrinée
De mon coeur.
Le bruit de ma peine a le nom d'une absence;
Toutes ces perles étoilées
Sur ton cou, Ô ma muse!
Ce sont mes larmes gonflées de ta sève!
Je sais qu'en mon sein, le jour s'est brisé
Car je ne te reflète plus!
Mes yeux couchés sur la houle des souvenirs
M'ont donné des pupilles sans regard.
J'erre quelque part
Entre l'ombre qui l'annonce
Et celle qui te succède.

Didier

Cinémorignal

La chaîne française de TVOntario

❶ Vous connaissez ?

En janvier 1987, une nouvelle chaîne de télévision voyait le jour en Ontario. Elle devait aider les Franco-Ontariens à préserver et à promouvoir leur langue et leur culture tout en étant une fenêtre ouverte sur la francophonie mondiale.

La chaîne française de TVOntario fait maintenant partie du paysage franco-ontarien depuis plus de deux ans et demi déjà, et on peut prédire qu'elle n'a pas fini de faire parler d'elle. Cependant, pour de nombreux Ontariens, elle n'est encore qu'une compagne de salon occasionnelle ! Elle a pourtant beaucoup à offrir à près d'un million de francophones et francophiles à travers la province.

Cet article a déjà été publié dans le numéro de septembre 89 du journal NFORMATION MEDIA.

Par Sylvie Vachon

À mi-chemin de son mandat original de cinq ans, il devient pertinent de faire le bilan de santé de la dernière-née. Aux dires de son « père » actuel, M. Jacques Bensimon, elle est maintenant bien habile sur ses jambes et marche allègrement ! Des trois principaux maillons de la chaîne, l'auditoire, la diffusion et la programmation, c'est cette dernière qui va le mieux. Par contre, la fidélité de l'auditoire mérite encore une attention particulière. D'après le directeur en chef de la chaîne française, les auditoires bien définis comme les enseignants et les enfants ont déjà incorporé l'écoute de la chaîne française dans leurs habitudes télévisuelles. Cependant, dans le cas de l'auditoire grand public, certaines lacunes sont toujours à combler.

Selon M. Bensimon, un immense effort de promotion devrait être fait auprès du million de francophones et francophiles que compte l'Ontario. Plusieurs n'arrivent pas à trouver la chaîne française sur leur téléviseur ou la confondent avec d'autres réseaux. En général, le public est plutôt mal informé. Les téléguides fournissent très peu de détails sur les émissions diffusées, et certains n'en publient même pas l'horaire !

De plus, la dispersion géographique du public cible rend la promotion très difficile et très coûteuse. Malgré tout, les critiques à l'égard de la chaîne sont élogieuses et les habitués affichent un taux élévé de satisfaction à son égard.

La qualité des émissions en étonne beaucoup

Étant donné le budget limité de la chaîne (environ 15 millions de dollars annuellement), les dirigeants ont choisi de mettre l'accent sur la programmation qui s'avère sans contredit le maillon le plus résistant de la jeune chaîne. En 1987-1988, les productions et coproductions ont augmenté de 64 pour 100 et la qualité des émissions ne cesse de croître et en étonne même beaucoup ! La chaîne française a d'ailleurs remporté de nombreux prix au Canada et à l'étranger ainsi qu'un hommage de la Communauté des télévisions francophones (CTF) pour sa contribution exceptionnelle à la production d'émissions éducatives en français. La majorité des auditeurs de la chaîne française ne sont pas au courant de tous ces honneurs, mais ils n'en demeurent pas moins une preuve de l'activité fébrile qui règne au sein de la francophonie ontarienne !

Éduquer avant tout

Puisque la chaîne a d'abord un mandat éducatif, le souci d'éduquer tout en divertissant est constant chez ses artisans. Étant moins engagée dans la guerre des cotes d'écoute que les réseaux privés, elle peut se permettre des émissions qui répondent à des intérêts ou des besoins spécifiques. C'est pourquoi la programmation comprend plusieurs télécours et documentaires spécialisés, en plus des nombreuses séries d'intérêt général. Certaines émissions font aussi appel à la participation du public à la maison.

Quant à la diffusion, qui assure le lien entre la chaîne et ses auditeurs, elle prend de plus en plus d'importance. Grâce à l'installation récente de deux nouveaux émetteurs (à Hawkesbury et à Sudbury), près de 75 pour 100 de la population franco-ontarienne peut maintenant capter la chaîne française en direct ou par câble. D'autres projets d'installation d'émetteurs sont en cours de réalisation. Pour ceux qui ne peuvent toujours pas capter la chaîne française, la chaîne anglaise de TVOntario (TVO) présente des émissions en français le dimanche à partir de midi.

Jacques Bensimon

Vu son jeune âge, la chaîne est encore en pleine période de consolidation et de croissance, ce qui la rend très vulnérable aux courants culturels et politiques du moment. Cependant, si la chaîne a besoin de son auditoire, la francophonie ontarienne a tout aussi besoin d'un réseau de télévision qui reflète sa culture et ses préoccupations, tout en étant à l'avant-plan dans la défense du français. C'est une question de survie mutuelle !

Tournée cinéma-spectacle

Faut sortir voir ça

Le Centre ontarois de l'Office national du film du Canada s'est associé à l'Assemblée des Centres culturels de l'Ontario (ACCO), pour offrir une grande tournée cinéma-spectacles dans la province, du 16 novembre au 2 décembre.

Cette activité s'inscrit dans le cadre de la campagne de promotion de la Loi de 1986 sur les services en français, et elle a été rendue possible grâce à la participation financière de l'Office des Affaires francophones et à la collaboration de la Société Radio-Canada (Ontario).

La tournée débutera à Kapuskasing le 16 novembre, pour se terminer à Toronto le 2 décembre. Dans chacune des dix villes, cinéma et spectacles seront présentés en alternance. Le premier soir, on pourra assister à la projection de trois films et, le second, au spectacle de quatre artistes ontarois - le duo DDT (Luc Thériault et Daniel Chartrand), l'auteure et interprète France Gauthier, et l'auteur-compositeur-interprète André Lanthier - dans une mise en scène de René Lemieux. Chaque activité commence à 20 heures.

Les films au programme, tous les produits de l'Office national du Film Canada, sont représentatifs d'une cinématographie canadienne qui reflètent le vécu et les réalités des francophones hors-Québec.

Le premier film à l'affiche est *Robichaud*, d'Herménégilde Chiasson, un documentaire sur Louis Robichaud, l'Acadien des grandes réformes qui guida les destinées du Nouveau-Brunswick de 1960 à 1970.

Le second, tourné à Saint-Pierre-Jolys, au Manitoba, est intitulé *La Nouvelle au village* (de la collection *Franc-Ouest*). Réalisé par Jean Bourbonnais, ce docudrame nous fait assister à la rencontre de jeunes francophones avec une Anglo-Manitobaine de leur âge nouvellement arrivée dans leur village.

Un film tourné à Penetanguishene en Ontario, *Deux voix, comme en écho*, de Claudette Jaiko, constitue le troisième volet de ce programme cinématographique. Ce moyen métrage met en scène un frère et une soeur, confrontés l'un à l'autre sur le choix de leur langue.

L'entrée est gratuite à chacune des soirées de cinéma. A Sudbury, le rendez-vous est le suivant;

le vendredi 17 novembre
Université Laurentienne
École des Sciences de l'Éducation
Renseignements:
Centre des Jeunes
(705) 675-6493

Pour obtenir des entrevues ou des renseignements supplémentaires veuillez communiquer avec:

Marie-Andrée Michaud
Tél.: (416) 973-2323
Francine Robitaille
Tél.: (416) 699-2134

An Innocent Man:

Un film qui fait mal aux yeux.

Deux agents détectives des narcotiques entrent dans une maison et tirent sur un suspect qui sort de la salle de bain. Malheureusement, les deux compères réalisent trop tard qu'ils se sont trompés d'adresse. Afin de masquer leur gaffe, ils sèment de la drogue dans la maison d'un homme innocent. Voilà donc le scénario du film *An Innocent Man*.

Joanne Dubé

Tom Selleck (de l'émission de télévisée *Magnum P.I.* et plus récemment *Her Alibi)* joue le rôle de l'homme accusé faussement. Il est condamné et envoyé en prison pour un crime qu'il n'a pas commis. Une fois là, il est déterminé à survivre. Heureusement sa femme est à ses côtés jusqu'à la fin et des amis lui apprennent comment survivre dans un monde enfermé où il n'y a plus de loi, plus de justice et où il faut parfois prendre la vie d'un autre pour sauver la sienne.

An Innocent Man est un film touchant, plein d'action, mais qui peut parfois choquer yeux pas ses scènes d'une violence et cruauté gratuite. Le faux semblant est très efficace mais à mon avis, on aurait pu être un peu plus subjectif.

Tom Selleck joue tellement bien son rôle d'innocent que sa détermination est un peu difficile à croire, surtout lorsqu'il décide de prouver son innocence, de se venger et regagner le respect de la société.

C'est un film intéressant du genre *Lethal Weapon* dont le suspens vous tient en haleine jusqu'à la fin. COTE: B.

Élections Partielles
l'Association des Étudiants Francophones

L'AEF a besoin de vous pour remplir les postes suivants:

VICE-PRÉSIDENT AUX AFFAIRES INTÉRIEURES

SÉNATEUR

REPRÉSENTANT DES HUMANITÉS

REPRÉSENTANT DES SCIENCES

Les formulaires d'applications sont disponibles au bureau de l'AEF (C-306)

Veuillez soumettre votre candidature avant le 6 novembre 1989 à 16h00.